

## LE SEJOUR DE CARL PETERS CHEZ MGR HIRTH EN 1890

ou la complexité des relations entre Pères Blancs et explorateurs  
en Afrique équatoriale

STEFAAN MINNAERT

À partir de 1880, pour des raisons différentes, l'Afrique équatoriale est sillonnée par des commerçants arabes et des gens venant de l'Occident. Parmi ces derniers, nous comptons des explorateurs, des militaires, des aventuriers et des missionnaires protestants et catholiques. Ils se sont rencontrés, encouragés, entraînés, dénigrés ou même combattus. Le contenu de leurs relations interroge les historiens qui voudraient bien en savoir davantage pour mieux comprendre les débuts de la colonisation de l'Afrique. Il s'agit d'un sujet sensible et complexe, ce qui explique peut-être que nos connaissances en ce domaine sont encore très limitées. Nous voulons donc contribuer à cette recherche à partir du récit d'une rencontre peu connue.

De 1889 à 1890, **Carl Peters (1856-1918)**, un explorateur allemand, traverse une partie de l'Afrique équatoriale à la recherche d'Emin Pacha. C'est alors qu'il rencontre plusieurs Pères Blancs sur les bords du lac Victoria-Nyanza. Il sera, pendant quelques semaines, l'hôte de Mgr Hirth (1854-1931), un missionnaire qui, plus tard, marquera l'histoire du Rwanda jusqu'à sa mort en 1931.

Cet explorateur a été un pionnier du colonialisme allemand. Il a contribué à la fondation de la colonie « Deutsch-Ostafrika » (DOA). Pour cette contribution, il a reçu les éloges des Allemands jusqu'à l'époque hitlérienne. Il a été moins apprécié



par les Africains qui l'appelaient *Mikono ya damu* – *Celui qui a du sang sur les mains*<sup>1</sup>.

Dans son livre *Die deutsche Emin-Pascha<sup>2</sup>-Expedition*, publié en 1891, Carl Peters décrit ses rencontres avec des Pères Blancs<sup>3</sup>. Entre autres, Mgr Livinhac (1846-1922), premier Supérieur Général des Pères Blancs, le Père Lourdel (1853-1890), fondateur de l'Église catholique au Buganda, le P. Chantemerle (1856-1890)<sup>4</sup> et Mgr Hirth (1854-1931), qui fondera l'Église catholique au Rwanda en 1900. Tous étaient membres de la Société des Missionnaires d'Afrique, fondée en 1868 par le Cardinal Lavigerie (1825-1892). Cette nouvelle Société missionnaire était très dynamique à l'époque. En Europe comme en Afrique, elle avait la réputation d'être française à cause de ses origines et de l'attitude de son fondateur, le Cardinal Lavigerie, l'un des grands évangélisateurs de l'Afrique. Celui-ci avait mis son patriotisme au service des intérêts de la France. Par ce fait, il avait suscité la méfiance des autres puissances coloniales. Ses ennemis le présentent même comme un Léopold II en soutane.

Les missionnaires rencontrés par Carl Peters étaient appréciés pour leur zèle et leur dévouement. Leur réputation est arrivée jusqu'à nous ; aujourd'hui, certains travaillent à la canonisation du P. Lourdel. L'explorateur a été impressionné surtout par Mgr Livinhac et Mgr Hirth. Des deux il nous a laissé un beau portrait littéraire<sup>5</sup>. Dans son livre, l'explorateur publie quelques lettres de ces missionnaires.

<sup>1</sup> Voilà ce que Carl Peters raconte au Kabaka Mwanga du Buganda, lors d'une conversation : « Mouanga, dis-je au monarque, je me réjouis de voir le Kabaka de l'Ouganda. Je suis venu de l'Est, le long du Tana et du Kénia ; j'ai eu à combattre les Galla, les Massaï, et beaucoup d'autres encore, et j'ai appris dans l'Ousoga qu'Emin-Pacha, vers lequel je marchais, était parti avec Stanley, et que tu avais besoin de l'aide des Européens. C'est pourquoi j'ai passé le Nil et j'ai pénétré dans ton pays. » Et la réponse du Kabaka : « J'ai entendu dire que tu as battu les Massaï, et je sais que les Allemands connaissent la guerre et sont tous soldats. Soyez donc les bienvenus. Je me réjouis que ce soient précisément des Allemands qui me rendent visite dans mon pays. Raconte-moi donc tes combats avec les Massaï. » Sur quoi Carl Peters répondit : « Les Massaï sont très sauvages... et ils n'aiment pas les blancs. Ils se sont permis d'attaquer mon expédition ; mais nous les avons battus quatre fois, nous avons tué beaucoup d'entre eux, nous avons brûlé nombre de leurs villages et enlevé leurs troupeaux. » (C. PETERS, *Au secours d'Emin-Pacha, 1889-1890*, Ouvrage traduit de l'allemand par J. Gourdault, Paris, 1895, p. 248). Donc, il n'est pas surprenant que Mgr Hirth, en octobre 1890, écrira au Cardinal Lavigerie : « La terreur des Allemands étant grande dans tous nos pays... » (Lettre de Mgr Hirth du 4 octobre 1890 au Cardinal Lavigerie, in *Lettres de Mgr Hirth au Cardinal Lavigerie*, A.G.M.Afr., N° 6044, Copie de C.13/502).

<sup>2</sup> Dans le titre du livre le mot « Pascha » est écrit avec « s ». Dans d'autres publications, on l'écrit sans « s ».

<sup>3</sup> C. PETERS, *Die deutsche Emin-Pascha-Expedition*, München, 1891, 560 pp.

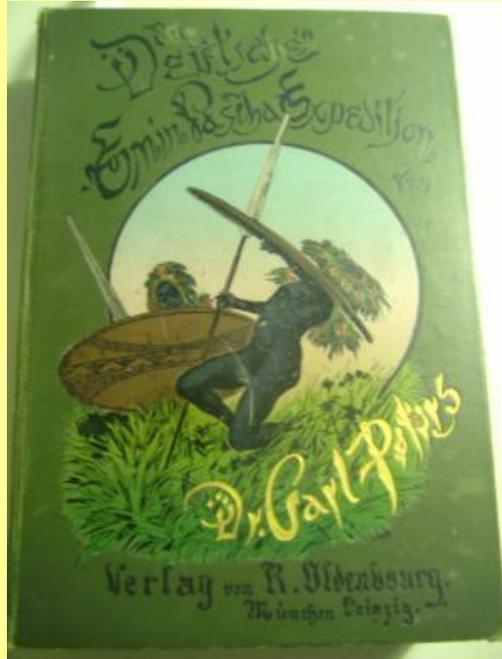
<sup>4</sup> Il était édifié par la mort du P. Chantemerle, atteint d'une hépatite. La résignation avec laquelle ses confrères acceptaient cette mort, était pour Carl Peters quelque chose de sublime : « 'Nous sommes ici pour mourir', me dirent-ils avec une simplicité modeste. Point de plainte inutile, point de réflexions sentimentales : c'était une mâle soumission aux décrets de la Providence. » (C. PETERS, *Au secours d'Emin-Pacha,...*, p. 291).

<sup>5</sup> « Le 9 [mars 1890], j'eus le plaisir de faire la connaissance de Mgr Livinhac, qui était venu, des îles Sessé, inspecter les nouveaux bâtiments de la mission catholique. Comme beaucoup de ses frères dans ces pays, c'était un magnifique gaillard, aux allures pleines de dignité, avec une longue barbe noire. Un crucifix orné de brillants retombait sur sa robe blanche. Je trouvai en lui un homme au sens délicat, très cultivé, sans préjugés, enthousiaste de la cause qu'il servait, et embrassant en même temps d'un coup d'œil large les transformations en train de s'accomplir dans les choses de l'Afrique. » (C. PETERS, *op. cit.*, p. 261). La description de Mgr Hirth se trouve dans la suite de cet article. Elle a été reprise par le Chanoine de Lacger dans son livre « Ruanda. Le Ruanda ancien. Le Ruanda moderne », Kabgayi, 1961, p. 379. Il s'agit d'une dernière réédition qui a reçu l'imprimatur de Mgr Perraudin.

Par souci d'honnêteté et de précision, il les publie en français ; elles sont accompagnées d'une traduction allemande. S'agit-il d'un trait culturel allemand ?

L'image de la couverture du livre illustre bien l'esprit de l'époque. L'Afrique est présentée comme le continent des ténèbres, habité par des sauvages sous l'emprise des démons. Cette présentation doit susciter la curiosité et la pitié chez le grand public européen, qui, en passant par une Afrique imaginée, veut chasser, de son inconscient, ses propres démons.

Pour cet article, nous avons utilisé la traduction française de ce livre. Elle a été réalisée par J. Gourdault et publiée en 1895 sous le titre *Au secours d'Emin-Pascha, 1889-1890*<sup>6</sup>. La question se pose de savoir si le traducteur a été fidèle au texte original. Reste que cette traduction a été utilisée par le Chanoine de Lacger (1871-1961) qu'il cite à plusieurs reprises dans son livre « Ruanda. Le Ruanda ancien. Le Ruanda moderne. »<sup>7</sup>



Nous avons développé notre sujet en cinq points. Il y a d'abord la présentation sommaire du contexte historique de 1890, suivie par les instructions de Lavigerie à propos des relations de ses missionnaires avec les autres représentants du monde colonial. Puis nous vérifions dans quelle mesure ces instructions ont été appliquées par les Pères Blancs quant à leurs relations avec Carl Peters. Une attention particulière sera donnée aux relations de l'explorateur avec Mgr Hirth. Nous terminons l'article avec un extrait du livre de l'explorateur qui parle précisément de son séjour chez Mgr Hirth. Cela nous permettra de découvrir une tranche de l'histoire dans la réalité de la vie quotidienne.

L'article n'aura pas de conclusion. Nous pensons qu'il est encore trop tôt pour risquer un tel exercice étant donné que nous n'avons pas pu examiner les documents des Pères Blancs conservés dans leurs archives générales à Rome, documents qui parlent de ces rencontres d'une autre manière. Dans ce sens, notre article restera inachevé.

Finalement nous devons remarquer que nous maîtrisons insuffisamment la géographie coloniale. A cette époque, l'écriture et l'appellation des lieux, des rivières,

<sup>6</sup> C. PETERS, *Au secours d'Emin-Pascha, 1889-1890*, Ouvrage traduit de l'allemand par J. Gourdault. Paris, 1895, 357 pp.

<sup>7</sup> L. de LACGER, « Ruanda. Le Ruanda ancien. Le Ruanda moderne », in *Grands Lacs*, Volume I et Volume II, Namur, 1939, 323 pp. + 303 pp. Il est bien possible que le livre de Carl Peters se soit trouvé dans la bibliothèque de Mgr Classe.

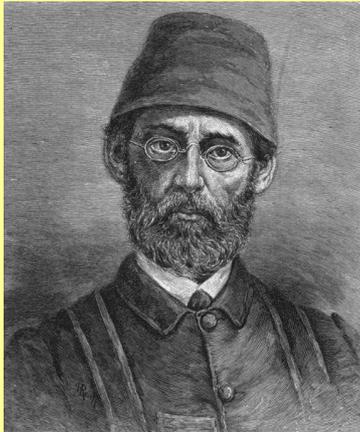
des lacs et des montagnes ne sont pas encore uniformisées. Nous citons, par exemple, les deux stations de Mission des Pères Blancs au sud du lac Victoria-Nyanza dont Mgr Hirth était le supérieur. L'une s'appelait « Notre Dame des exilés » à Nyagési, Nyegési, ou encore Nyegezi ; l'autre s'appelait « Notre-Dame de Kamoga » à Bukumbi ou Oukumbi<sup>8</sup>. La remarque concerne aussi l'orthographe du nom des personnes. Par exemple, le nom du Kabaka Mwanga est alors écrit Mouanga.

### **Le contexte : une opération humanitaire**

---

Carl Peters explique dans le titre de son livre la raison de son expédition : secourir Emin Pacha. Ce dernier avait été coupé du monde en 1885, suite à la prise de Khartoum par les Mahdistes qui avaient immédiatement rétabli « la domination esclavagiste »<sup>9</sup>. Nous sommes au début du partage de l'Afrique équatoriale entre les puissances coloniales.

Emin Pacha (1840-1892), d'origine juive, était un médecin et naturaliste allemand. Né Isaak Eduard Schnitzer, il se convertit à l'Islam vers 1873. Il entra au service du vice-roi d'Egypte qui le nomma, en 1878, gouverneur d'Equatoria, la province égyptienne la plus méridionale du Soudan, située à proximité du lac Albert. Emin Pacha avait 10 000 soldats sous ses ordres. Il agrandit le territoire de sa province, s'opposa à la traite des esclaves et repeupla le pays. Il y fit revenir la prospérité, faisant des plantations, établissant des voies de communication, etc. En même temps, il recueillit des collections d'histoire naturelle importantes qu'il envoya en Europe. Il visita aussi la Cour de Mutesa (v.1838-1884), le Kabaka du Buganda.



**EMIN PACHA (1840-1892)**

Le fait que la vie de Emin Pacha était menacée par les Mahdistes – il manquait d'approvisionnements et de munitions – toucha aussi bien l'opinion publique allemande que l'opinion publique britannique. Celle-ci voyait en Emin Pacha un nouveau général Gordon (1833-1885), tué lors de la défense de Khartoum. Pour le libérer, plusieurs expéditions furent organisées, entre autres celle de Gustav Adolf

---

<sup>8</sup> La Mission « Notre-Dame de Kamoga » avait été fondée en 1883. En choisissant ce nom, il semble que les missionnaires s'étaient trompés : « Kamoga » n'était pas le nom d'un lieu, mais vraisemblablement le nom d'un « faiseur de pluie » ! (Journal de Mission « Notre-Dame de Kamoga » : 1882-1890, A.G.M.Afr., 17 octobre 1888, p. 335). Après une remarque du gouvernement allemand, les missionnaires l'ont appelé définitivement : « Notre-Dame de Bukumbi. » (Lettre du Père J. Froberger du 19 août 1899 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 42014).

<sup>9</sup> G. L. NIOX, *Géographie : l'expansion européenne, Empire britannique, Asie, Afrique, Océanie (Deuxième édition)*, Paris, 1893, p. 353.

Fischer (1848-1886), celle de Carl Peters et celle de Henry Morton Stanley (1841-1904). Le coût financier de ces expéditions, il faut le dire, était énorme à l'époque. Et voilà que les résultats n'étaient pas à la hauteur des espoirs escomptés. Fischer échoua en 1886, empêché par le Kabaka Mwanga (1868 – 1903) du Buganda. Carl Peters échoua pour une autre raison. Il fut devancé par Stanley (1841-1904), qui réussit à ramener Emin Pacha à Bagamoyo. Mais arrivé là-bas, Emin Pacha refusa d'accompagner « son sauveur » jusqu' à Londres pour fêter son retour. Il refusa aussi d'entrer au service de la Grande Bretagne<sup>10</sup>. Par contre, il entra au service de la Compagnie de l'Afrique orientale allemande<sup>11</sup>.

Il est intéressant de savoir que deux Pères Blancs ont rejoint, à un certain moment, la caravane de Stanley et d'Emin Pacha. C'étaient le P. Ludovic Girault (1853-1941) et le P. Auguste Schynse (1857-1891). Ce dernier aura l'audace de critiquer l'expédition de Stanley dans son récit de voyage, publié en 1890 :

« Nos relations fréquentes avec les officiers de l'expédition nous font découvrir maintes choses qui montrent clairement quel en était le but. A en juger d'après l'apparence, elle a réussi, et l'Europe la fêtera en conséquence ; mais au fond ces héros sont très mécontents du résultat et ne se gênent pas pour l'avouer. Une foule de gens sont morts, d'importantes ressources ont été sacrifiées, nous avons passé deux ans et demi dans la misère, et qu'avons-nous obtenu? Nous ramenons de l'intérieur un certain nombre d'employés égyptiens, inutiles et corrompus, de Juifs, de Grecs et de Turcs, qui ne nous en sont même pas reconnaissants ; Casati<sup>12</sup> lui-même n'en valait pas la peine, il est devenu « mchenzi » (sauvage) ; quant au Pacha, c'est un honnête homme, mais ce n'est qu'un homme de « sciences ». On avait cru trouver en Emin-Pacha un soldat à la tête de deux mille hommes bien disciplinés, à qui l'on n'avait besoin que d'apporter des munitions pour assurer à l'Angleterre la province équatoriale et ouvrir avec ses baïonnettes un chemin jusqu'à Mombassa. Maintenant tout cela a échoué et l'on est mécontent. Le Dr Emin Pacha lui-même connaît trop les hommes pour se faire illusion sur les vrais motifs de l'expédition. »<sup>13</sup>



**CASATI (1838-1902)**

Dans son récit de voyage, la réaction de Stanley sur cette critique ne se fit pas attendre :

<sup>10</sup> H. SCHIRMER, « La géographie de l'Afrique en 1880 et en 1891 », in *Annales de Géographie*, 1892, tome 1, n°2, p.193.

<sup>11</sup> Emin Pacha repartit en expédition vers la région des Grands Lacs. Le 23 octobre 1892, il fut mis à mort à Kanena sur l'ordre des commerçants arabes Kibonge et Said bin Abi. Egorgé, sa tête fut envoyée à Kibonge, alors que son corps, ainsi que celui de ses compagnons, fut dévoré par leurs assaillants. Plus tard, les deux commerçants arabes furent condamnés par les Belges et mis à mort en 1893.

<sup>12</sup> Gaetano Casati (1838-1902) est un explorateur italien.

<sup>13</sup> A. W. SCHYNSE, *A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha, journal de voyage du P. Schynse*, publié par Charles Hespers, Paris, 1890, pp. 160-161.

« Tandis que le prêtre français Père Girault a reconnu en public et en particulier les bons offices que nous lui avons rendus, j'ai le regret de dire que le Père Schintze [Schynse] a pris une attitude



**STANLEY (1841-1904)**

hostile à notre égard. Nous les avons reçus à bras ouverts, nous fournissions des rations quotidiennes de viande à eux et à leurs gens, jusqu'à la côte. Nous avons payé leur part de tribut aux Ouagogo. On les invita à tous les banquets donnés en notre honneur à Bagamoyo et à Zanzibar. Le consul général d'Angleterre, le colonel Euan Smith, les honora de sa plus prévenante hospitalité. Entre temps, le Père Schintze [Schynse], d'après le récit qu'il a donné lui-même, prit avantage de quelques remarques impatientes du Pacha, qui lui échappèrent en des moments de fatigue et de souffrance, pour amener une brèche entre nous et Emin, auquel il rapportait certaines critiques faites par nos officiers sur le caractère des réfugiés, critiques dont prit ombrage le Pacha, qui est d'un caractère très susceptible. La première impression que j'avais eue du personnage ne m'avait point trompé. »<sup>14</sup>

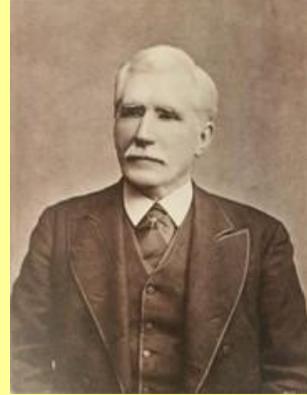
Il est évident que ces expéditions avaient d'autres motifs que celui de secourir Emin Pacha ; le P. Schynse l'avait déjà observé. En fait, cette opération humanitaire comme tant d'autres, par exemple l'Œuvre Antiesclavagiste de Lavigerie, cachait un ensemble d'intérêts poursuivis, en Afrique équatoriale, par les puissances coloniales. Celles-ci se battaient contre les Arabes<sup>15</sup> pour l'hégémonie politique, économique et religieuse dans cette région. Puis elles se battaient entre elles pour partager cette même région de l'Afrique équatoriale. En 1890, le royaume du Buganda était convoité à la fois par les Allemands et par les Britanniques. Et pour simplifier la situation, il y avait encore le combat entre protestants, catholiques et musulmans, qui rêvaient de fonder leurs royaumes chrétiens ou musulmans. Les Africains en seront hélas les victimes. Etant donné qu'ils n'avaient pas les moyens appropriés pour se défendre, ils payeront le prix fort dans ce combat pour leur liberté.

Quelques personnes en Occident n'étaient pas dupes de cet agenda caché avec son jeu d'intérêts. Robert Cust (1821-1909) était l'un d'eux. Cet orientaliste, linguiste, et stratéguiste missionnaire de nationalité britannique écrivait en 1891 :

<sup>14</sup> H. M. STANLEY, *Dans les ténèbres de l'Afrique, recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha*, Paris, 1890, p. 400.

<sup>15</sup> « Les Arabes trafiquants d'ivoire et d'esclaves, qui exploitent la région équatoriale, entre le haut Nil et le haut Congo, ont deux bases d'opérations. Les uns viennent du nord et organisent leurs caravanes à Khartoum, les autres viennent de l'est et s'organisent à Zanzibar. Les premiers ont successivement pénétré dans la région des rivières, au pays des Niam-Niam, et ils ont poussé leurs Zeribas, ou postes fortifiés, jusque sur l'Oubanghi (Zeriba de Sidi Ali Kobbo). Les seconds ont leurs centres d'opérations à Tabora, à Oujiji sur le Tanganyika, à Nyangoué sur le Congo, etc. C'est contre les premiers qu'eurent à lutter les expéditions du haut Nil, Emin-Pacha, etc. ; la révolte du mahdi a rétabli la domination esclavagiste dans ces pays. Les Arabes de Zanzibar, de leur côté, luttent contre les expéditions européennes envoyées dans la région des lacs et du haut Congo. Ils tiennent actuellement en échec les Allemands. Les Arabes de Zanzibar, de leur côté, luttent contre les expéditions européennes que l'on a envoyées dans la région des lacs et du haut Congo. Ils tiennent actuellement en échec les Allemands dans l'Est-Africain et les Belges dans l'Etat du Congo. » (G.L. NIOX, *op. cit.*, p. 353).

« Dans les premiers siècles de l'histoire du monde, l'Afrique était le 'corpus vile'<sup>16</sup> de l'Asie ; au temps des Grecs et des Romains et pendant les périodes subséquentes, elle devint le 'corpus vile' de l'Europe. Autrefois, les Européens avaient coutume de voler les Africains à l'Afrique ; maintenant, ils essayent de voler l'Afrique aux Africains. C'est une soif de posséder des territoires dont on ne pourra jamais tirer parti, un désir de dominer sur des tribus barbares que le souverain ne sait comment gouverner et qui ne lui procureront jamais ni profit ni crédit, une sorte de démangeaison de prendre possession de toutes choses, comme si le Créateur lorsqu'il fit le monde n'avait songé qu'à l'Europe. L'ignorance prétendue ou l'orgueil d'avoir une marine puissante ne justifieront guère l'indifférence nationale au sujet de la violation des droits, et du sacrifice des vies de populations innocentes et inoffensives. »<sup>17</sup>



**ROBERT NEEDHAM CUST  
(1821-1909)**

## **Les relations entre missionnaires et explorateurs selon les instructions du Cardinal Lavigerie**

---

Durant la période 1888-1890, le Cardinal Lavigerie s'est exprimé à plusieurs reprises sur ce sujet délicat. Il en parle d'abord, dans sa lettre du 28 août 1888, adressée aux chrétiens de Fribourg, en Allemagne :

« Noblesse oblige ! C'est par là que je commencerai ce paragraphe, comme j'ai commencé en Angleterre mon premier discours ; et, en effet, **l'Allemagne s'est acquis en Afrique, par ses explorateurs, de vrais titres de noblesse. Le mouvement qui entraîne, en ce moment, l'intérieur de l'Afrique dans le courant du monde chrétien civilisé remonte, ce serait une ingratitude de l'oublier, aux efforts et aux recherches des explorateurs africains.** Or, parmi eux, l'Allemagne en compte déjà un grand nombre, et, dans ce nombre, des héros. Je ne parle pas de temps plus anciens ; je parle de celui même où nous vivons, et qui a vu les Decken, les Heuglin, les Gerhard Rohlf, les Vogel, les Schweinfurt, l'émule de Livingstone, les Beurman[n], les Lenz, les Nachtigal<sup>18</sup>. Combien d'autres pourrais-je citer, depuis ceux que je viens de nommer, qui se sont ainsi sacrifiés pour l'Afrique, jusqu'à cet Emin Pacha qui, par sa constance et son énergie, fait en ce moment l'admiration de ceux qui savent ce qu'il a dû souffrir, ce qu'il souffre encore, au milieu de la barbarie, dans les profondeurs de son Soudan ! **Je rappelais encore aux membres du Congrès de Fribourg que des Missionnaires allemands, membres de notre Société, se consacraient déjà généreusement, en ce moment même, sur les territoires qui sont placés aujourd'hui dans la sphère d'influence allemande, au développement de nos Missions et de leurs œuvres et quelqu'un d'entre eux avait**

<sup>16</sup> Traduit du latin : « un corps sans valeur ».

<sup>17</sup> R. NEEDHAM CUST, *L'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l'Europe et de l'Amérique du Nord*, Genève, 1891, 52 pp.

<sup>18</sup> Klaus von Decken (1833 -1865). Il explora la côte orientale de l'Afrique ainsi que Madagascar. Il fut tué en Somalie en 1865. Martin Theodor von Heuglin (1824-1876). Friedrich Gerhard Rohlf (1831-1896). Eduard Vogel (1829-1856). Georg August Schweinfurth (1836-1925). Karl Moritz von Beurmann (1835-1863) fut assassiné près de Mao à l'âge de 28 ans. Oskar Lenz (1848-1925) est un explorateur germano-autrichien. Gustav Nachtigal (1834-1885). Grâce à ses interventions, le Togo et le Cameroun deviendront des colonies allemandes.

déjà fécondé de son sang ces œuvres elles-mêmes.<sup>19</sup> Il repose sur cette terre dont il a pris ainsi possession, au nom de Dieu et de l'Allemagne catholique, avant que la politique ne vous la donnât. Au nom de ce modeste, pieux et courageux martyr, catholiques d'Allemagne, je vous demande, après le Vicaire de Jésus-Christ, de ne pas abandonner le peuple pour lequel il est mort aux horreurs inhumaines de l'esclavage. »<sup>20</sup>

Apparemment, Lavigerie est très bien au courant des activités des explorateurs allemands en Afrique. Il admire leurs efforts, appréciés comme des sacrifices pour « ce continent des horreurs. »<sup>21</sup> Il ne voyait pas les horreurs provoquées par les explorateurs. D'ailleurs l'occupation de l'Afrique par des puissances coloniales ne lui pose pas de problème. Il rappelle que ses missionnaires de nationalité allemande sont très actifs dans les zones sous influence de leur pays d'origine. Puis il touche prudemment à la question du lien entre les aspects religieux et politiques de



**CARDINAL LAVIGERIE (1825-1892)**

l'occupation de l'Afrique. Il fait ainsi référence à l'aspect financier de son Œuvre antiesclavagiste. Cette œuvre a suscité l'intérêt des puissances coloniales au plus haut niveau en tant que moyen pour intéresser leurs sujets à l'Afrique, tout en cachant leurs vraies intentions politiques et économiques.

Quelques années plus tard, Lavigerie reprend ces mêmes idées dans sa lettre de 15 août 1890, adressée au président du Congrès catholique de Coblenz. Dans cette lettre, il explique pourquoi il a organisé son Œuvre antiesclavagiste comme une constellation de sociétés nationales autonomes. Cela a eu des conséquences négatives pour le fonctionnement de l'ensemble. Il a certainement favorisé un manque de collaboration entre elles. Le courant nationaliste en Europe était alors trop fort :

« Quant à mes sentiments pour l'Allemagne catholique, Monseigneur, vous les connaissez depuis l'origine. J'aime, sans doute, ma patrie plus que toute autre ; mais vous savez que je ne suis mêlé ni

<sup>19</sup> Il s'agit du frère Maximilien Blum (1847-1880), du diocèse de Wurtzbourg, assassiné près de Tabora, « par ces mêmes barbares auxquels il portait la lumière en même temps que la vie. Il en a reçu, en retour, par sa sanglante et heureuse mort, la vie de l'éternité. » (Cardinal LAVIGERIE, *Lettre de son éminence le cardinal Lavigerie à M. le président du Congrès catholique de Coblenz*, Paris, le 15 août 1890, p. 3).

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 2-3.

<sup>21</sup> L'un des co-fondateurs du panafricanisme, le commandant Benito Sylvain (1868- ?), originaire d'Haïti, a été un des premiers à réagir contre la vision négative de l'Afrique et des Africains. Il défend la thèse « que la dépréciation des indigènes des colonies d'exploitation est purement et simplement l'œuvre de la politique. » Il parle d'une véritable « faillite morale » de la civilisation occidentale et il s'attaque en particulier aux missionnaires catholiques qui ont trahi, selon lui, la cause antiesclavagiste et renoncé à toute politique active d'assimilation. (B. SYLVAIN, « L'accord nécessaire des Blancs et des Noirs en Afrique », in *Bulletin de la Société antiesclavagiste de France*, 1904-1909, pp. 204-209).

aux passions ni aux divisions politiques, vous savez ce que j'ai écrit sur elle, et la justice que je lui ai rendue publiquement en la personne de ses explorateurs africains... L'idée réelle de l'Œuvre [antiesclavagiste] est donc uniquement celle-ci : des Comités nationaux travaillant exclusivement au service de la même idée humanitaire, mais restant absolument indépendants les uns des autres dans leur pays, et y travaillant exclusivement à l'avantage de celui-ci. Dans notre Œuvre, je le répète, il n'y a de commun que l'idée ; la direction, l'action, les ressources de chaque nation sont propres à chacune d'elles ; c'est ce qui s'est fait depuis les premiers jours et se fera jusqu'à la fin, sous l'inspiration paternelle du Saint-Siège, qui, dans un sentiment de paix, de concorde, de haute raison, de justice et de charité, a décidé qu'il en fut ainsi. C'est dans cet esprit que l'Œuvre antiesclavagiste a été dirigée par nous, et nous avons toujours encouragé nos missionnaires de nationalité allemande à donner, en toute occasion, leur concours dévoué aux efforts de leurs compatriotes. C'est ce que nous avons fait en particulier pour le P. Schynse, aujourd'hui bien connu pour son zèle ardent, dans toute l'étendue de l'Allemagne, lorsqu'il nous a demandé de se joindre à Emin Pacha. C'est ce que nous avons recommandé également à Mgr Hirth<sup>22</sup>, évêque de Tébessa, qui vient d'être placé, tout récemment, par le Saint-Siège, à la tête des missionnaires du Nyanza et de l'Ounyanyembé. »<sup>23</sup>



**P. SCHYNSE (1857-1891)**

de sa bibliothèque. Apparemment la lecture du Père ne se limitait, ni à la théologie ni à la spiritualité. Il s'intéressait aussi aux affaires politiques de l'Afrique<sup>24</sup>.

Reste à remarquer que l'esprit de la lettre du 15 août 1890, adressée aux catholiques allemands diffère de celui de l'allocution prononcée par Lavigerie quelques semaines avant. A Alger, le 29 juin 1890, Lavigerie s'était adressé aux membres de la neuvième caravane destinés à partir pour le Buganda, un royaume convoité à ce moment par la Grande-Bretagne et l'Allemagne<sup>25</sup>. Cette différence de ton s'explique par le fait que Lavigerie est un homme d'action qui parle et agit en fonction du moment présent et change donc souvent d'idées. Il n'est pas étonnant qu'il exige une grande flexibilité de ses proches collaborateurs. Le 29 juin 1890, il dit à ses missionnaires :

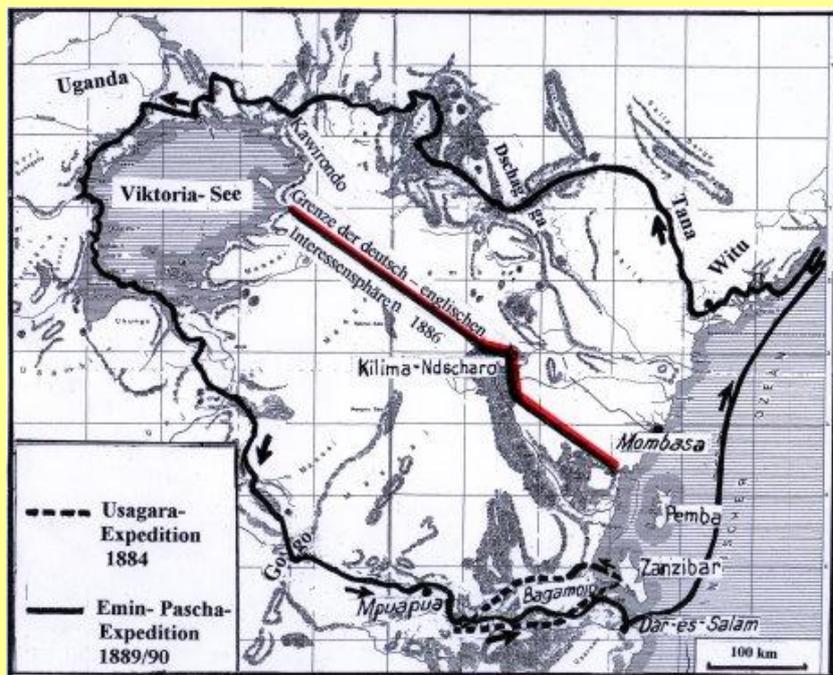
<sup>22</sup> Mgr Hirth, d'origine alsacienne, avait alors la nationalité allemande. (S. MINNAERT, *Mgr Hirth premier voyage au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, 716 pp).

<sup>23</sup> Cardinal LAVIGERIE, op. cit., p. 6.

<sup>24</sup> «... dans la bibliothèque du père Schynse, une collection de journaux allemands et français, qui s'arrêtaient, il est vrai, à la date du mois d'août, et parmi eux la *Deutsche Kolonial-Zeitung* et le *Mouvement géographique de Bruxelles...* » (C. PETERS, op. cit., p. 306).

<sup>25</sup> J. MERCUJ, *L'Ouganda. La mission catholique et les agents de la compagnie anglaise*, Paris, 1893, 327 pp.

« Vous allez vous trouver dans le centre de l'Afrique, au milieu des compétitions, des divisions, des passions, souvent légitimes, de toutes les nations engagées dans les querelles d'où dépend l'avenir africain. **Ne prenez jamais parti pour quelque cause politique que ce puisse être ; ne soutenez aucun intérêt que celui de la foi et de l'humanité ; soyez pleins de respect pour l'autorité, partout où elle est établie ; donnez à tous également le concours de votre charité ; ne laissez jamais mêler ni votre cause, ni votre nom à des intérêts humains ; si l'on vous accuse, contre toute vérité, protestez, protestez encore, n'acceptez pas que l'on méconnaisse en vous des hommes vraiment apostoliques, c'est-à-dire sachant embrasser dans un égal amour toutes les nations d'ici bas.** Prouvez surtout, par des faits plus encore que par des paroles, que c'est là votre seule pensée. Vous n'avez pour vous pénétrer de votre esprit et de l'esprit de l'Eglise qui vous envoie, qu'à regarder les membres dont votre troupe est composée. J'ai voulu, à dessein, que toutes les nations, dont les intérêts sont en présence dans notre Afrique y fussent représentées.<sup>26</sup> Ce ne sont pas seulement des Français que je vois parmi vous, comme cela est naturel, puisque votre œuvre est née et a fleuri sur le sol de la France ; j'y vois les noms de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, en un mot, toutes les puissances qui, jusqu'à ce jour, ont combattu pour la civilisation africaine. »<sup>27</sup>



**LE TRAJET DE L'EXPEDITION DE CARL PETERS (1889-1890)**

<sup>26</sup> « En décembre 1869, Mgr Lavigerie présente les caractéristiques de sa société missionnaire : « a) Ils forment une société de missionnaires uniquement destinée à l'apostolat parmi les Arabes musulmans de l'Afrique. b) Ils vivent en communauté, et, au moins, toujours trois ensemble. c) Ils adoptent, dès le temps du séminaire, du noviciat, la nourriture, la langue, le costume, la manière de se coucher, etc., des Arabes. d) Ils apprennent assez de médecine pour donner quelques soins aux malades. » Mgr Lavigerie ne parle pas de l'internationalité comme une caractéristique de ses communautés missionnaires. » (Cardinal LAVIGERIE, « Rapport du 1<sup>er</sup> décembre 1869, adressé au Préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi, le Cardinal Allesandro Barnabò », in *Lettres de Mgr Lavigerie à la Congrégation de la Propagation de la Foi*, A.G.M.Afr., N° 10, [http://www.mafrome.org/lavigerie\\_oeuvre\\_missionnaire.htm](http://www.mafrome.org/lavigerie_oeuvre_missionnaire.htm)).

<sup>27</sup> Cardinal LAVIGERIE, « Allocution pour le départ de la neuvième caravane, 29 juin 1890 », in *Instructions...*, Namur, 1950, pp. 259-260.

La question se pose de savoir si ces instructions ont été appliquées par les Pères Blancs en question. En réalité, il existe toujours un décalage entre la parole et l'action. A cette époque, il faut évidemment tenir compte de la lenteur des communications entre l'Europe et l'Afrique. Reste que Lavigerie n'a pas toujours été conséquent avec lui-même. Déjà de son vivant, il a été considéré comme un des grands colonisateurs de son pays. Lors de l'Exposition universelle de 1900, à Paris, son buste fut exposé dans une galerie parmi ceux de ses concitoyens ayant le plus contribué à l'expansion coloniale de la France. Parmi ces Français, il y avait Colbert (1619-1683), Dupleix (1697-1763), l'amiral Courbet (1827-1885), Francis Garnier (1839-1873), Paul Bert (1833-1886) et Crampel (1864-1891)<sup>28</sup>. Aujourd'hui, cette présentation est un peu gênante pour ceux qui veulent présenter le Cardinal uniquement comme un grand évangéliste.

### **L'application des instructions du Cardinal Lavigerie**

---

Le livre de Carl Peters nous permet de constater comment les instructions ont été appliquées par les missionnaires sur place. En le lisant, il saute aux yeux que les Pères Blancs ont été conquis par la personnalité de Carl Peters. Ont-ils pensé l'utiliser, au Buganda, pour garder Mwanga sur son trône, alors menacé par les Musulmans, et fonder un royaume catholique ? De même, l'explorateur a été conquis par le charme des Pères Blancs français. En tout cas, il apprécie leurs connaissances pratiques du terrain, leurs compétences techniques, leurs réalisations matérielles et finalement leur collaboration à son projet : faire entrer le Buganda dans la zone d'influence de l'Allemagne<sup>29</sup>.

Le souvenir de l'explorateur a été conservé longtemps après son passage. En 1939, le Chanoine de Lacger, dans son livre sur le Rwanda, en parle encore : « Karl (sic) Peters avait constaté dans l'Uganda en 1890 combien mieux les Pères Blancs sont outillés, matériellement et moralement, pour un fructueux apostolat chez les Noirs. »<sup>30</sup> Cette présentation de l'explorateur est une illustration intéressante de la façon dont les historiens officiels utilisent les documents. Le Chanoine avait été

<sup>28</sup> « L'Exposition coloniale ; le pavillon du ministère des Colonies. Algérie et Tunisie. Sénégal et Soudan, Guinée française et Côte d'Ivoire », in *Revue de géographie dirigée par M. Ludovic Drapeyron*, TOME XLVII, vingt-quatrième année, septembre 1900, pp. 209-211.

<sup>29</sup> « J'ai appris à connaître les œuvres de cette mission catholique tout autour du lac, dans l'Ouganda, dans les îles Sessé, à Ousoukouma, et je dois un juste tribut d'éloges aux travaux méritoires de ces hommes. Comme ils ont fait vœu de pauvreté [ Les Pères Blancs ne font pas de vœux de pauvreté.], d'obéissance et d'humilité, comme ils ne peuvent ni acquérir aucun bien, ni rentrer jamais à demeure dans leur patrie, ils n'en ont que plus d'intérêt à organiser le plus confortablement possible leurs stations ; et comme ils ne trouvent que peu de soutien en Europe, ils sont obligés de développer de leur mieux les ressources naturelles du pays qu'ils évangélisent. Les missionnaires protestants, au contraire, n'exerçant sur le lac Victoria qu'en passant et contre salaire, ayant le désir de retourner tôt ou tard en Angleterre et de trouver à Londres une petite fortune, prennent bien moins racine dans leur station, ne s'identifient pas avec le pays, et, partant, ne sont pas en état de lui rendre autant de services. Ce que j'ai vu des établissements anglais reste bien en arrière de ceux des Français, même à ce point de vue. » (C. PETERS, *op. cit.*, p. 251-252). Le Chanoine de Lacger, dans son livre, fait référence à ce texte. (Ruanda. Le Ruanda ancien. Le Ruanda moderne, Kabgayi, 1961, p. 434).

<sup>30</sup> *Ibid*, p. 433.

engagé par Mgr Classe (1874-1945) pour écrire l'histoire de l'Eglise du Rwanda, lue jusqu'aux années quatre-vingt-dix par tous les missionnaires qui ont travaillé dans ce pays<sup>31</sup>.

Carl Peters, dans son livre, publie plusieurs lettres des Pères Blancs ainsi que des conversations avec eux ayant un contenu d'ordre politique. Il avait trouvé leurs lettres dans les archives de la station anglaise de Koua Soundou<sup>32</sup>; il copie les plus intéressantes<sup>33</sup>. Les originaux de ces lettres ne sont probablement pas conservés dans les archives des Pères Blancs. Sans aucun doute, les révélations de l'explorateur ont été gênantes pour les Pères Blancs. Tout le monde pouvait savoir alors qu'en fin de compte, ils avaient choisi le camp allemand dans sa lutte pour le Buganda. Il faut encore examiner ce que la presse britannique en pensait après avoir lu le livre de l'explorateur. En tout cas en 1893, un des premiers historiens des Pères Blancs, le P. Mercui (1854-1947) s'est exprimé là-dessus d'une manière superficielle pour garder, en France, le grand public dans l'ignorance<sup>34</sup>.

Parmi les lettres transcrites par Carl Peters, il y a celle du P. Lourdel, datée du 1<sup>er</sup> décembre 1889. Cette lettre est adressée à Jackson, agent de la 1<sup>re</sup> Expédition britannique de l'Est-Africain<sup>35</sup>. Elle montre jusqu'à quel point le P. Lourdel a été impliqué dans les affaires politiques du royaume du Buganda, évidemment toujours au nom de la paix<sup>36</sup> :

« Boulingue<sup>37</sup>, 1. XII. 89. Bien cher Monsieur, Nous avons appris avec peine que vous ne pourriez pas venir, au moins pour le moment, porter secours à Mouanga et aux Chrétiens du Bouganda comme nous l'espérons. Le roi Mouanga m'avait chargé de vous écrire en son nom la lettre kisouahili que je vous ai envoyée, lorsqu'il n'avait pas encore appris la nouvelle de la défaite de son armée. Ayant été forcé de se réfugier dans l'île de Boulingue, il demande plus que jamais votre secours avec instance. En récompense, outre le monopole du commerce dans le Bouganda, il vous offre comme cadeau cent frasilas d'ivoire (2500 livres), qu'il vous donnera lorsqu'il sera remis sur le trône. Il se charge aussi de la nourriture de vos hommes et accepte votre drapeau. **Pour nous, missionnaires catholiques, nous serons très heureux et très reconnaissants de profiter de la protection que vous pourrez, je l'espère, accorder aux missionnaires et chrétiens de ce pays, si vous parvenez à**

<sup>31</sup> S. MINNAERT, « Le Chanoine Louis de Lacger (1871-1961) », in *Mgr Hirth premier voyage au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, pp. 369-377.

<sup>32</sup> « Il s'agit de documents que le chef officiel par intérim de la station anglaise m'a communiqués en me disant qu'il savait bien que ses maîtres, « mes frères », me les communiqueraient volontiers, avec d'autres encore, s'ils se trouvaient là, et en m'autorisant expressément à en prendre copie. » (Ibid., p. 207).

<sup>33</sup> «... au risque de me faire soupçonner d'avoir violé le secret des lettres ; j'espère toutefois que ce reproche ne paraîtra pas justifié. Il ne s'agit pas ici d'un bris de cachet de ma part ; il s'agit de documents que le chef officiel par intérim de la station anglaise [M. Mackay] m'a communiqués en me disant qu'il savait bien que ses maîtres, « mes frères », me les communiqueraient volontiers, avec d'autres encore, s'ils se trouvaient là, et en m'autorisant expressément à en prendre copie. Qu'on considère en outre ma situation et la responsabilité que m'imposaient mon expédition et mes gens : on verra que c'était pour moi simplement un devoir de m'entourer de tous les renseignements que je pouvais recueillir sur les régions situées devant moi. » (C. PETERS, *op. cit.*, p. 207).

<sup>34</sup> J. MERCUI, *L'Ouganda. La mission catholique et les agents de la compagnie anglaise*, Paris, pp. 40-43. Le livre se trouve sur internet : [http://archive.org/details/MN41833ucmf\\_2](http://archive.org/details/MN41833ucmf_2).

<sup>35</sup> Mieux connu sous le nom « Bristish East African Compagny ».

<sup>36</sup> Son confrère, le P. Mercui présenta le P. Lourdel de la manière suivante : « **Il était l'oracle des catholiques et les protestants eux-mêmes le respectaient, tout en redoutant sa réelle influence.** » (J. MERCUI, *L'Ouganda. La mission catholique et les agents de la compagnie anglaise*, Paris, p. 49).

<sup>37</sup> Boulingue, Boulingougoué, ou Bulinguwe est une île du lac Victoria-Nyanza, à 10 km de Kampala.

**chasser les musulmans.** Veuillez avoir la bonté de présenter mes salutations empressées à vos intrépides compagnons de route. Je prie Dieu de continuer à bénir et favoriser votre entreprise. Daignez agréer, bien cher monsieur, l'expression de mes sentiments de profond respect et de ma parfaite considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être Votre très humble serviteur, SIMEON LOURDEL, premier catholique dans le Bouganda. »<sup>38</sup>

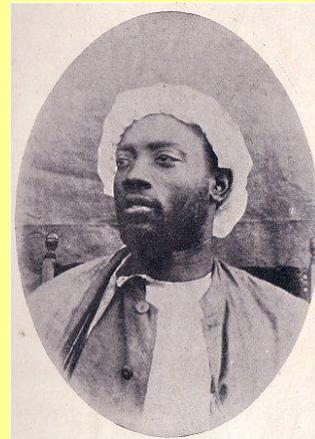
Carl Peters rencontre le Kabaka Mwanga et le P. Lourdel le 26 février 1890, à Mengo, la capitale royale<sup>39</sup>. Il est fort impressionné par le fonctionnement de la Cour du Buganda. Il découvre alors que la présentation de Mwanga dans la presse européenne ne correspond pas à la réalité. Tandis que Mwanga découvre que Carl Peters n'a pas peur de tuer des gens et de brûler leurs villages. Plus tard, il voudrait bien l'utiliser pour mater la population du Kiziba<sup>40</sup>. L'explorateur note :

« Dès que nous parûmes, un homme encore jeune, vêtu entièrement à l'européenne, se leva d'un siège à l'extrémité de la salle. Ses yeux noirs nous regardèrent d'un air bienveillant. Une barbe foncée encadrait en lui un visage au galbe presque européen ; le nez et la bouche étaient régulièrement conformés, la dernière un peu grande, il est vrai, mais munie de belles dents d'une irréprochable blancheur. Bref, tout l'individu avait, au premier abord, quelque chose d'agréable et de sympathique. C'était Mouanga, roi de l'Ouganda, celui que la presse d'Europe a longtemps appelé le ' sanguinaire Mouanga ' ; il portait un habillement à carreaux noirs et blancs, composé d'une jaquette et d'un pantalon, qui lui donnaient l'air d'un Européen de bonne condition en costume de villégiature. ' Karabou'<sup>41</sup> approchez-vous', nous dit-il dans un kisouahili coulant, en s'avançant de quelques pas et en tendant la main. ' Comment cela va-t-il ? asseyez-vous donc', ajouta-t-il en montrant deux sièges placés pour nous à sa droite. A



**LOURDEL (1853-1890)**

ce moment, je fus interpellé en français par une personne que je n'avais pas prise d'abord pour un Européen, et qui était habillée d'une longue robe blanche et coiffée d'une toque rouge. ' Je suis le père Lourdel, me dit-il, et je vous ai envoyé des lettres ' J'avais donc affaire au supérieur de la mission catholique de l'Ouganda. Celui-ci m'apprit qu'il était arrivé la nuit précédente de Boulingougoué, et que lui et les siens s'étaient installés d'une façon assez précaire aux environs de Mengo. »<sup>42</sup>



**KABAKA MWANGA (1868-1903)**

<sup>38</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 207.

<sup>39</sup> « Les missionnaires ne sont pas, bien entendu, en état de soutenir militairement Mouanga ; mais leur présence peut donner du prestige à son nom et encourager les diverses communautés qui représentent presque toute la force de Mouanga. Protestants et catholiques forment un total de 1 500 individus environ, et, d'après leur propre estimation, de plus de 2 000. Je crois savoir qu'ils possèdent un millier de fusils, avec très peu de poudre, il est vrai. Mouanga dispose en outre de plusieurs milliers de partisans païens, armés des lances et des boucliers. » (*Ibid.*, p. 204).

<sup>40</sup> Voir la note n°1.

<sup>41</sup> Lisez « Karibu », ce qui veut dire « entrez ».

<sup>42</sup> C. PETERS, *op. cit.*, pp. 247-248.

Le 27 février 1890, Carl Peters rend visite au P. Lourdel et à ses confrères. Cette visite leur permet de mieux se connaître et de s'apprécier davantage. Il est bien possible que les Pères Blancs, séduits par l'esprit entreprenant de l'explorateur, aient choisi de le prendre comme allié. Voici comment Carl Peters raconte cette visite :

« L'après-midi, M. von Tiedemann et moi, nous fîmes, en uniforme, une visite à la mission catholique. Là, outre le père Lourdel, notre connaissance de la veille, nous vîmes le père Denoit. Si le premier était un homme à l'air extraordinairement énergique, avec des traits accentués, le second au contraire, âgé d'une trentaine d'années, nous fit l'effet d'une sorte de saint Jean avec sa figure délicate et douce, encadrée d'une barbe foncée, ses yeux rêveurs et sa bouche aux contours pleins de mollesse. Tous deux appartenaient à la mission d'Alger, dite « Les Pères blancs », et il y avait déjà dix ans que le père Lourdel exerçait dans l'Ouganda. Comme je lui demandais s'il ne ressentait pas le désir de revoir la France sa patrie, il me répondit : 'Nous sommes venus ici pour y mourir ; jamais nous ne retournerons dans notre pays'. Il ne se doutait pas alors que sa parole était si près de s'accomplir<sup>43</sup>. Il me répéta aussi plusieurs fois : 'Quand nous sommes bien portants, nous ne songeons pas à nous en aller ; quand nous sommes malades, nous ne le pouvons pas'. »<sup>44</sup>

Lors de cette visite, le P. Lourdel discute avec Carl Peters de l'avenir du Buganda. Les deux se mettent d'accord sur la stratégie à suivre et les objectifs à atteindre<sup>45</sup>. Le lendemain, quand ils se rendent chez le Kabaka, Carl Peters fait la réflexion suivante : « Je voulais essayer de faire passer au plus vite dans la réalité

<sup>43</sup> Le Père Siméon Lourdel meurt à Rubaga, près de Kampala, le 12 mai 1890, à 13 h. 10 de l'après-midi entouré par ses confrères, les Pères Camille Denoit (1862-1891) et Alphonse Brard (1858-1918), fondateur de la paroisse de Save au Rwanda. (S. MINNAERT, *12 mai 1890 : Décès du Père Lourdel (1853-1890), Missionnaires d'Afrique (Père Blanc), apôtre des Baganda*, Rome, 2007, [http://www.africamission-mafr.org/pere\\_lourdel.htm](http://www.africamission-mafr.org/pere_lourdel.htm)).

<sup>44</sup> PETERS, *op. cit.*, p. 251.

<sup>45</sup> « Il [Lourdel] se mit à me parler de la situation dans l'Ouganda et m'instruisit de certaines particularités touchant les projets des Anglais, projets qui avaient échoué, parce que M. Jackson non seulement n'était pas venu en personne, mais encore avait refusé d'envoyer des munitions et de la poudre. Mais, demandai-je [Peters], est-ce que le roi souhaite un protectorat européen?

— [Lourdel] Pas le moins du monde. Même, lorsqu'il était banni de l'Ouganda, tout ce que nous avons pu gagner sur lui, c'était qu'il se décidât à des négociations dans ce sens.

— [Peters] Eh bien, il devrait recourir aux puissances européennes et demander qu'on neutralise son pays, comme on l'a fait de l'État du Congo. Si nous pouvions arriver à neutraliser le haut Nil, ce serait un grand service rendu à toutes les puissances européennes. Seulement, il faudrait que Mouanga se décidât à adopter dans son pays tous les principes de droit international reconnus en Europe.

— [Lourdel] Croyez-vous qu'une ouverture de Mouanga dans ce sens trouverait de l'écho en Europe?

— [Peters] Je ne saurais le dire. J'ai été, vous le savez, délégué par un comité d'Allemagne tout privé pour porter secours à Emin-Pacha, auquel je comptais faire des propositions de cette nature. Pour l'Ouganda, je n'ai aucune mission de mon comité, et je n'ai pas le moindre mandat officiel du gouvernement allemand. Cependant, si Mouanga est disposé à tâter l'Europe à cet égard, je consens volontiers à me faire son interprète là-bas. Mais il faudrait que, par anticipation, Mouanga reçût comme valides sur son territoire les stipulations de l'Acte du Congo, et garantît avant tout aux puissances que le commerce et l'exportation des esclaves seront interdits dans ses États.

— [Lourdel] Cette clause ne sera certes pas repoussée par lui, car il déteste les Arabes et ne peut voir d'un bon œil les razzias opérées parmi ses sujets. Avant de le rappeler d'Ousoukouma, nous avons déjà eu avec lui des pourparlers à ce sujet. Au reste, pour l'exécution de ces plans, nous aurons à compter avec les intrigues anglaises.

— [Peters] Je ne comprends pas quel intérêt l'Angleterre peut avoir à déclarer son protectorat dans l'Ouganda.

— [Lourdel] L'Angleterre vise au monopole du commerce.

— [Peters] Cette prétention est formellement inadmissible. L'Ouganda se trouve compris dans la zone pour laquelle l'Acte du Congo a stipulé la liberté du négoce. Or un protectorat sans le monopole du trafic ne peut que coûter de l'argent aux Anglais.

Si Mouanga souhaitait le protectorat allemand et qu'on me demandât mon avis sur ce point en Allemagne, je ne sais pas si je ne déconseillerais pas de l'accepter. » (C. PETERS, *op. cit.*, p. 249-251).

les arrangements que j'avais convenus la veille avec le père ; je lui avais demandé, dans cette vue, un entretien confidentiel avec le roi de l'Ouganda. »<sup>46</sup> Et voilà ce qui s'est passé lors de cette audience strictement privée – « il n'y avait point quelqu'un qui put ouïr notre conversation »<sup>47</sup> :

« Le père Lourdel alors lui [Mwanga] chuchota dans l'oreille mes propositions ; après quoi, Mouanga, saisissant l'oreille de Lourdel, lui contre-chuchota sa réponse. Le résultat de cette bizarre audience fut cette déclaration du roi : « Si le docteur veut porter mon message en Europe, je suis prêt à conclure avec lui un traité aux termes duquel je renonce, en faveur des Allemands et des autres Européens, à mon droit de Mfalmé<sup>48</sup> qui veut que les gens ne puissent voyager et bâtir dans l'Ouganda qu'avec ma permission. Je suis prêt en outre à vendre exclusivement mon ivoire à la compagnie allemande, si celle-ci consent à me livrer en échange de la poudre et des munitions. Je n'entends être le serviteur d'aucun Européen ; tous les Européens auront des droits égaux dans mon pays ; mais je ferai exclusivement amitié avec le grand sultan des Allemands. Si le docteur veut souscrire à ce traité, je le signerai, et j'aviserais aussi à ce que tous mes grands y apposent leurs noms. »<sup>49</sup>

Finalement, plusieurs traités sont signés par le parti des catholiques et par le parti des protestants sur « l'encouragement » du P. Lourdel<sup>50</sup>. Carl Peters en est ravi :

« C'était précisément ce que je désirais. Si je réussissais à lier par ces engagements le roi de l'Ouganda j'estimais avoir rendu un très grand service à la cause européenne toute entière. ... Que le roi Mouanga acceptât les principes de l'Acte du Congo et la région s'ouvrirait pour la première fois au trafic effectif de l'Europe. Ce résultat était également le bienvenu pour toutes les nations ayant des intérêts dans le district lacustre. Je regagnai aussitôt ma tente avec Mgr (sic) Lourdel, et je rédigeai le texte du traité que nous avons conservé, après quelques changements de style opérés par le père. Nous le libellâmes en français, en kiganda et en kisouahili, et il fut signé ensuite dans ces trois langues. Je le transcris ici en français. »<sup>51</sup>

Le dimanche 9 mars, à Roubaga, Carl Peters dîne avec Mgr Livinhac : « Nous eûmes comme régal une bouteille de vin d'Algérie que Mgr Livinhac avait apportée. Cet extra, joint à l'animation de la conversation, nous reporta presque en pen-

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>47</sup> « Mengo, 28 février 1890. Entre le roi Mouanga, kabaka du Bouganda, et le docteur Carl Peters, est agréé le suivant traité préliminaire. Le roi Mouanga accepte les stipulations du traité de Berlin (Acte du Congo) de février 1885, pour ce qui a rapport au Bouganda et à ses pays tributaires. Il ouvre ces pays à tous les sujets de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne comme à tous les autres Européens. Il garantit aux sujets de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, comme aux autres Européens qui voudront en profiter, entière liberté de commerce, liberté de passage, liberté de résidence dans le Bouganda et tous les pays tributaires. Le roi Mouanga entre en amitié avec Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, et reçoit la liberté de commerce, de passage et de résidence pour ses sujets dans tous les territoires de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne. Ce traité est fait en langues kiganda, kisouahili et française. En cas de différences d'interprétation, le texte français seul fera foi. Signé : MOUANGA, Kabaka oua Bouganda, Dr CARL PETERS, Témoin : SIMÉON LOURDEL, Supérieur de la mission catholique, et tous les grands du pays. » (*Ibid.*, p. 254).

<sup>48</sup> Explication donnée par C. Peters : « Kabaka ou Mfalmé est le titre que porte le roi de l'Ouganda. Kabaka est, je pense, un mot bantou ; Mfalmé est peut-être d'origine sémitique. » (C. PETERS, *op. cit.*, p. 256).

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>50</sup> « Le flot des assistants, conduit par Mgr Lourdel, se dirigea vers les demeures du Katikiro et du chef du parti anglais. Pour moi, préférant ne point assister à cette seconde réunion, dont le but était de forcer le Katikiro à apposer sa signature au bas du traité, je repris le chemin de mon campement. La multitude mit effectivement le ministre en demeure ou de signer la convention ou de donner sa démission. » (*Ibid.*, p. 258).

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 253.

sée vers l'Europe. Les jours suivants, j'abordais une autre grave question de principe pour l'Ouganda<sup>52</sup>. Si Mouanga et ses adhérents étaient décidés à entrer dans le système christiano-européen, il fallait avant tout qu'il adhérât au mouvement antiesclavagiste. L'Ouganda, à cause principalement de ses belles filles beyma<sup>53</sup>, avait été, dans les derniers temps, un des grands centres de la traite des Noirs. »<sup>54</sup>

Dans la semaine du 9 au 16 mars, Carl Peters, grâce à l'intervention du P. Lourdel, obtient du Kabaka l'interdiction de la traite des esclaves :

« Cette déclaration fut rédigée aussi en kiganda, et communiquée en cette langue, aux grands du pays, dans une séance solennelle. Afin de mieux accentuer encore les idées chrétiennes qui en formaient la base, j'amenai le roi à solliciter, par une requête formelle adressée aux signataires de l'Acte du Congo, la neutralisation de l'Ouganda et de la région du haut Nil, et à s'engager à rendre la religion chrétienne seule maîtresse dans tous ses Etats. Mouanga me donna ses pleins pouvoirs pour négocier dans ce sens au cas où, de retour en Europe, j'acquerrais la conviction que le projet avait la chance de réussir. Le christianisme fut en outre proclamé en toute forme religion d'Etat, par une ordonnance disposant que les chrétiens seuls seraient revêtus de fonctions officielles, et que tous les païens qui ne voudraient pas se convertir auraient à se démettre de leurs charges. La mesure fut pleinement exécutée dans l'Ouganda, et c'est ainsi que mon vieil ami Kamanyiro Kaouta perdit le gouvernement de sa province. La reine mère, veuve de Mtéza, qui était restée païenne, bien que je fusse sur un très bon pied avec elle, fut obligée de congédier tous ses officiers, qui appartenaient également à l'ancienne croyance, et de s'organiser une cour toute chrétienne, chose qui ne lui fut pas agréable. Le mahométisme fut simplement interdit et puni de mort. »<sup>55</sup>

Carl Peters est satisfait des résultats obtenus<sup>56</sup>. Plus tard, le 29 mars, lors d'un repas avec Mgr Livinhac, il soulève la question de savoir si l'Allemagne n'avait pas le droit d'expulser M. Mackay, le grand opposant protestant des Pères Blancs. Arrive, à ce moment-là, le courrier d'Europe avec des nouvelles importantes pour Mgr Livinhac. Celui-ci ouvre les lettres en présence de Carl Peters qui remarque comment « Mgr Livinhac pâlisait un peu. Je le regardai d'un air anxieux. 'M. Mackay est mort, fit-il brièvement, et l'on me rappelle en Europe.' »<sup>57</sup>

<sup>52</sup> Mgr Livinhac lui suggère entre autres : « ... l'idée de voir si, dans l'intérêt du négoce à établir de la côte au lac, je ne devais pas chercher à ouvrir une voie directe d'Oukoumbi ou du golfe Speke à Bagamoyo. » (*Ibid.*, p. 322).

<sup>53</sup> « Les Beyma sont venus, il y a longtemps, de l'Extrême Nord ; ils ont passé le Nil près de Mrouli et conquis toute la région au nord et à l'ouest du lac. Là, ils ont fondé un grand empire sous les Ouakintou, desquels descend encore la famille actuelle des rois de l'Ouganda. Leur empire s'étendait jusqu'au Mwoutan Nzigé, et, au sud, jusqu'à l'extrémité nord du Tanganika, embrassant l'Ousoga, l'Ouganda, l'Ounyorro, le Mérou, l'Ousagara et l'Oudha au midi. Dans l'Oulida, cette race des Beyma est encore pure et sans mélange ; au nord, au contraire, elle s'est fondue avec la population primitive, ou bien s'est maintenue à l'état pastoral, indemne de toute promiscuité avec l'élément hybride dominant. Il y a toujours, en Ouganda, de ces Beyma par centaines de mille. Ils vivent à part ; leurs filles néanmoins sont partout recherchées pour leur beauté hors ligne, et par elles continue de se faire au loin la continuation de la race. Les échantillons que j'ai vus de ce peuple représentent un type élancé, avec des yeux noyés et rêveurs, et une coupe de visage presque caucasique ; le teint est brun clair, et la physionomie m'a rappelé les figurations des vieux temples d'Egypte. » (*Ibid.*, p. 268).

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>56</sup> « L'après-midi, je faisais d'ordinaire une promenade plus ou moins longue avec Mgr (sic) Lourdel, ou bien ces messieurs de la mission anglaise venaient passer la soirée avec moi. » (*Ibid.*, p. 274-275).

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 292.

Avant de quitter le Buganda, Carl Peters reçoit du P. Lourdel une peau d'antilope comme cadeau d'adieu. Le 4 avril, lors de son passage à Bukoba l'explorateur reçoit une dernière lettre du Père, datée du 31 mars :

« Bien cher Monsieur,

Le roi Mouanga me charge de vous informer que Mtatemboa, l'un des chefs tributaires chez qui vous devez passer, s'est sauvé avec une partie de son monde par crainte de votre passage. Le roi Mouanga vous prie de passer par le milieu du pays de Mtatemboa, afin de frapper davantage de crainte les gens du pays. Je pense que vous n'aurez rien à craindre en passant par l'Ousiba. Vous ferez bien de brûler la capitale de Mtatemboa, et de le faire disparaître et de mettre un des fils à sa place. »<sup>58</sup>



**MGR LIVINHAC ENTOURE DES ORPHELINS A BUKUMBI (KAMOGA)**

Le contenu de cette lettre nous semble stupéfiant, mais il ne semble pas avoir créé des problèmes de conscience, ni à Carl Peters, ni au Kabaka et au P. Lourdel. C'est ici une belle occasion de constater que leurs critères éthiques ne correspondent pas exactement à ceux du 21<sup>ème</sup> siècle. Finalement, l'ordre ne sera pas exécuté, la lettre du Père étant arrivée trop tard pour l'explorateur. Par contre, Carl Peters exécutera l'ordre du Kabaka, à savoir de ramener la population du Kiziba à l'obéissance et de lever le tribut dû à celui-ci<sup>59</sup>. Finalement, nous devons encore signaler que l'explorateur amena avec lui un message des Baganda catholiques pour le Roi Léopold II. L'explorateur ne parle pas de ce message dans son livre, c'est Mgr Hirth qui en fait écho, en 1891, dans une lettre adressée au Cardinal Lavignerie : « Les Bagandas, de leur côté, ont confié, l'année dernière déjà, au voyageur allemand le Docteur Peters, une pétition à sa Majesté le Roi des Belges, pour

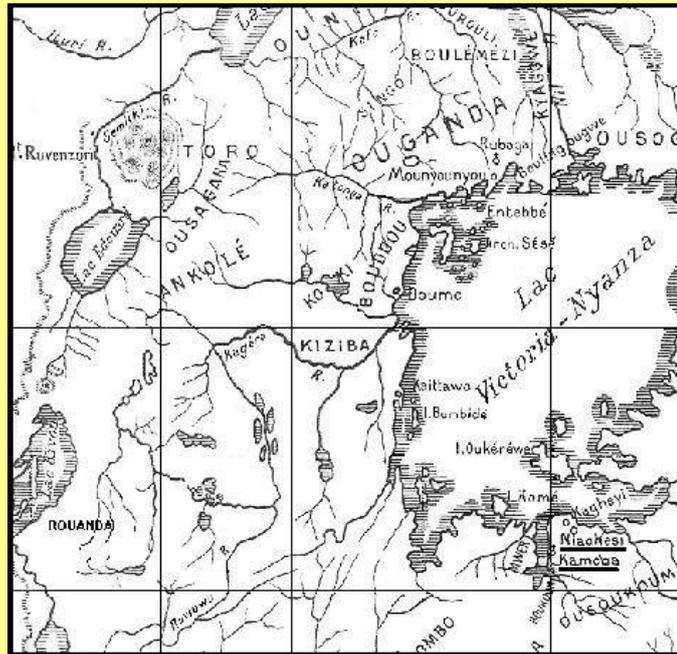
<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>59</sup> « Je me contentai de remplir à la lettre la mission que j'avais assumée dans l'Ouganda, en ramenant les Ousiba à l'obéissance envers Mouanga et en levant le tribut dû à celui-ci. Cette tâche s'accomplit, le 4 avril, à Tabaliro, et ensuite à Boukoba, où je demurai encore une journée à cet effet. » (*Ibid.*, p. 299).

lui demander d'être admis à faire partie des Etats du Congo. Avec les dispositions actuelles des officiers anglais, le catholicisme ne sera pas toléré dans nos régions, et d'ailleurs notre pays ne ressemble, sur ce point, à aucun des autres pays noirs : un siècle même ne suffira pas pour y faire pénétrer la tolérance. Aucune loi non plus, forgée en Europe, ne pourra nous donner de sécurité, tant qu'il n'y aura pas ici une force suffisante pour la faire appliquer. »<sup>60</sup>

### Carl Peters chez Mgr Hirth

L'historien F. NOLAN<sup>61</sup> parle de l'arrivée des Allemands au sud du lac Victoria-Nyanza dans un article intéressant, publié en 2008<sup>62</sup>. Dans cet article, l'historien ne mentionne pas le séjour de Carl Peters chez Mgr Hirth. S'agit-il d'un oubli ? Pourtant c'est précisément lors de ce séjour que la région du Bukumbi entre définitivement dans la colonie « Deutsch-Ostafrika ». L'extrait du livre de l'explorateur, rapporté dans le chapitre suivant, nous informera sur la façon dont ce séjour s'est déroulé.



#### **LES MISSIONS DE BUKUMBI (KAMOGE) ET DE NYEGE**

Nous répondons maintenant à la question de savoir comment Carl Peters est arrivé chez Mgr Hirth. Lors de sa dernière entrevue avec Mgr Livinhac, l'explorateur lui avait proposé de l'accompagner jusqu'à la côte pour des raisons de sécurité. En effet, Mgr Livinhac devait se rendre à Alger pour commencer son mandat de Supérieur Général. La proposition fut acceptée. C'est alors que Mgr Livinhac invite l'explorateur à passer quelque temps à Nyegezi et au Bukumbi (Kamoga) pour y attendre son arrivée. Il lui envoie une belle invitation :

« Bien cher Docteur,

Il est vrai que je suis rappelé en Europe par mes supérieurs. Je vais faire mon possible pour vous rejoindre au sud du lac et profiter de l'offre gracieuse que vous m'avez faite de me prendre sous votre

<sup>60</sup> Lettre du 15 octobre 1891 au Cardinal Lavigerie, in *Lettres de Mgr Hirth au Cardinal Lavigerie*, A.G.M.Afr., N° 6052, Copie de C.13/520.

<sup>61</sup> F. Nolan est Père Blanc et historien de la Société des Missionnaires d'Afrique.

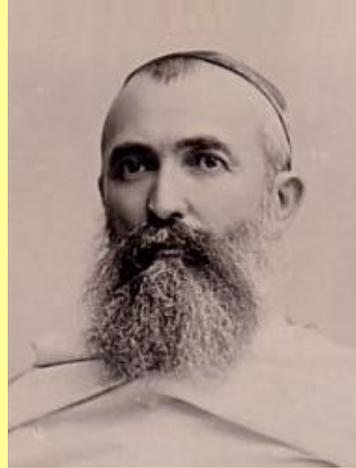
<sup>62</sup> F. NOLAN, « Les débuts de la Mission de Bukumbi au Sud du lac Victoria-Nyanza (dans la Tanzanie actuelle), 1883-1912, Petite chronique d'une fondation, in *Histoire, monde et cultures religieuses 2008/4*, Editions Karthala, pp. 11 à 38. Voir : <http://www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2008-4-page-11.htm>.

drapeau. Le courrier qui a apporté nos dernières lettres a été attaqué entre Ousongo et Masali. Presque toutes nos lettres et nos journaux ont été perdus, ce qui fait que nous sommes toujours sans nouvelles. Le P. Schynse m'écrit de Zanzibar. La caravane Stanley-Emin y arrivait heureusement à la fin de novembre. La route est ouverte, et le pavillon allemand flotte partout depuis Mpouapoua jusqu'à Zanzibar Je vous prie de vous arrêter à Nyagezi<sup>63</sup>, où vous trouverez une grande maison pour vous loger convenablement vous et vos hommes. De là au Boukoumbi [Kamoga] il n'y a que trois heures de marche. Les quelques Arabes qui se trouvent à Masaouza (golfe de Speke) font ce qu'ils peuvent pour indisposer les populations contre les blancs. Votre arrivée les rendra plus polis, j'espère.

Au plaisir de vous revoir bientôt et de voyager avec vous.

En attendant ce plaisir, je vous prie d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et de haute considération avec lesquels je suis

Votre affectionné,  
LEON LIVINHAC,  
Supérieur des missions d'Alger. »<sup>64</sup>



**MGR LIVINHAC (1846-1922)**

Dans cette lettre, Mgr Livinhac suggère prudemment à l'explorateur d'exercer quelques pressions sur les commerçants arabes de la région qui dérangent un peu trop les Blancs. C'est une manière discrète de se faire « rembourser » l'hospitalité ! Il s'agit là d'un petit exemple qui illustre bien la collaboration qui a existé entre l'explorateur et les Pères Blancs<sup>65</sup>. Carl Peters reçoit cette lettre aux environs de Bukoba<sup>66</sup>.

Le 12 avril 1890<sup>67</sup>, Carl Peters fait escale à Nyegezi chez Mgr Hirth. Celui-ci, averti par Mgr Livinhac, l'attend au bord du lac. Mgr Hirth exerce à cette époque la fonction de supérieur des Missions de Nyegezi et de Kamoga. Après avoir été ordonné prêtre, en 1878, par le Cardinal Lavigerie, il avait travaillé

<sup>63</sup> La Mission de Notre-Dame-des-exilés avait été fondée pour accueillir les missionnaires, chassés du Buganda par les musulmans, au mois de septembre 1889. Le P. Lourdel écrivait : « Sans compter plus de quarante enfants à l'orphelinat du Bukumbi (Kamoga), nous avons actuellement, avec nous, environ quatre-vingts rachetés. Au milieu de la petite forêt de bananiers où se trouve notre résidence, nous leur avons bâti une grande case en roseaux, recouverte d'herbe. Une simple peau de chèvre, quelques coudées d'une étoffe grossière fabriquée avec l'écorce d'un arbre du pays, voilà leur lit ; quelques patates ou bananes leur suffisent pour nourriture. Leur habit se compose d'une petite culotte de cotonnade venue de Zanzibar. **Leur occupation habituelle est le travail manuel : faire des briques séchées au soleil, scier des planches, cultiver, etc.** » (S. LOURDEL, « Extraits d'une lettre sur le rachat des enfants esclaves dans le Vicariat apostolique du Nyanza », in *Les Missions d'Alger*, N° 5 (61-78), Alger, 1887-1889, pp. 537-538).

<sup>64</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 300.

<sup>65</sup> En passant, nous signalons que le P. Classe, en 1916, écrira un rapport sur le Rwanda pour l'administration coloniale belge. Ce rapport est un document très important qui mérite une étude approfondie de la part des historiens. (Notes rédigées par le R.P. Classe, des Pères Blancs, Mission de KABGAYI, à la demande de l'Administration Belge, 28 août 1916. University of Florida, Africana Collections, Fonds J.-M. Derscheid, N° 717-727. L'Organisation Politique du Rwanda au début de l'Occupation Belge (1916), 11 pages.

<sup>66</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 299.

<sup>67</sup> Cette date est mentionnée dans le livre de son compagnon de voyage, le lieutenant Adolf von Tiedemann (1865-1915). Seul le journal de la Mission de Nyegezi pourrait le confirmer. Malheureusement nous n'avons pas pu le consulter. (A. VON TIEDEMANN, *Tana, Baringo, Nil : Mit Karl Peters zu Emin Pascha*, Berlin, 1907, p. 199).

avec des jeunes, dans des séminaires des Pères Blancs, en Afrique du Nord et à Jérusalem. En 1890, son expérience missionnaire en Afrique subsaharienne est encore très limitée étant donné qu'il s'y trouve depuis 1887 ; cela fait à peine trois ans. Par contre, elle est déjà fort mouvementée à cause de la situation politique extrêmement tendue dans l'Afrique équatoriale.<sup>68</sup>

Carl Peters sera l'hôte de Mgr Hirth jusqu'au 8 mai. Il n'assistera donc pas à son ordination épiscopale du 25 mai<sup>69</sup>. Il partira vers la côte sans Mgr Livinhac qui avait changé de programme sans l'avertir. Quelle a été la raison de ce changement ? Nous l'ignorons<sup>70</sup>.

Lors de son séjour chez Mgr Hirth, l'explorateur se repose et rédige son courrier. Il écrit des articles pour des journaux allemands. Il essaie de présenter son expédition comme un grand succès bien qu'elle se soit terminée par un échec. Tous les arguments sont bons pour convaincre ses lecteurs. Hélas, il n'a pas ramené Emin Pacha et ses traités avec le Kabaka Mwanga seront annulés par le traité anglo-allemand du 1<sup>er</sup> juillet 1890. Quelques années plus tard, le Buganda deviendra même un protectorat britannique.

L'extrait du livre de Carl Peters qui suit, nous permettra de découvrir la relation entre Mgr Hirth et l'explorateur dans la vie quotidienne.

### **Le séjour du 12 avril au 8 mai 1890, raconté par l'explorateur<sup>71</sup>**

---

«... Nous savions que, le lendemain [12 avril 1890], nous atteindrions Nyagési, station de la mission française ; aussi fut-ce de la meilleure humeur du monde que nous nous mîmes, après le souper, à déguster le thé devant ma tente, à la lueur de nos lampes rudimentaires. A Nyagési, il y avait, nous avait-on dit, une belle habitation, au premier étage de laquelle nous aurions une chambre. Nous avions en outre appris à Sessé qu'il y avait là du tabac européen, et que, pour la première fois depuis des mois, nous nous y régalerions d'un grog au cognac. Tout cela nous excitait l'imagination en nous donnant les plus riantes idées, et ce ne fut qu'à 11 heures du

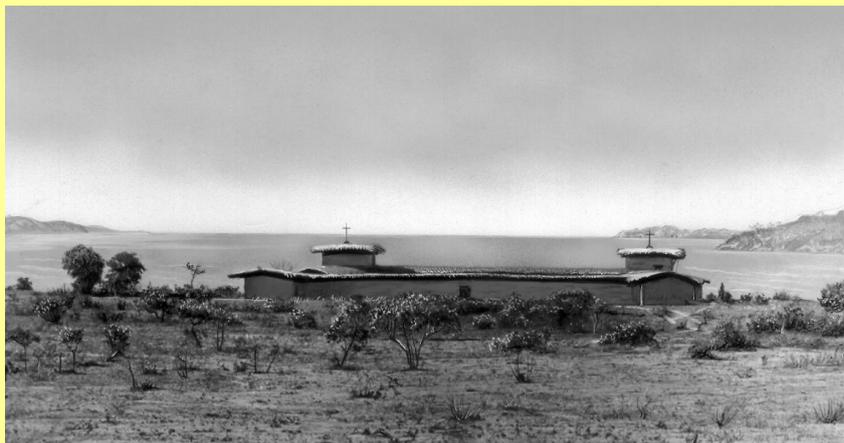
<sup>68</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 299.

<sup>69</sup> Mgr Hirth rencontra Carl Peters avant son ordination épiscopale et non pas après comme nous l'avons écrit dans la note 132 de notre livre, *Mgr Hirth premier voyage au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, p. 180. A l'occasion de l'ordination épiscopale de Mgr Hirth, le Vicaire apostolique de Zanzibar écrira : « Mgr Lavigerie se jette dans les bras des Allemands. » (F. RENAULT, *Lavigerie, l'Esclavage africain et l'Europe*, Tome II, Paris, 1971, p. 302).

<sup>70</sup> Il est possible que Mgr Livinhac, de nationalité française, ait préféré ne pas accompagner Carl Peters afin de cacher ses sympathies pour l'Allemagne. Cette puissance coloniale était en compétition dans la région des Grands Lacs non seulement avec le Roi Léopold II, mais surtout avec la Grande-Bretagne. Mgr Hirth nous donne une indication dans ce sens : « La lutte s'est envenimée surtout depuis que Mr Peters d'un côté et Mr Jackson de l'autre ont fait savoir à tous, aux mois d'avril et de mai, les prétentions de l'Allemagne et de l'Angleterre sur le Buganda et toute la région du Nyanza. Les protestants, préparés depuis longtemps par leurs ministres, se sont jetés complètement, eux et leurs pays, entre les mains de l'Angleterre dont ils réclament le protectorat. Les catholiques de leur côté se sont tournés dès lors tout naturellement vers l'Allemagne qui par ses traités assure à Mwanga son trône, à la vraie religion le libre exercice, au Buganda la neutralité... » (Lettre de Mgr Hirth du 4 octobre 1890 au Cardinal Lavigerie, in *Lettres de Mgr Hirth au Cardinal Lavigerie*, A.G.M.Afr., N° 6044, Copie de C.13/502).

<sup>71</sup> C. PETERS, *op. cit.*, pp. 304-317.

soir que nous nous couchâmes, l'esprit tout dispos. De grand matin, on repartit, pour filer d'abord le long de Komé<sup>72</sup>, puis sous le continent dont les berges se dessinaient de plus en plus nettement au sud-ouest.



**LA MISSION DE NYEGEZI (NOTRE-DAME-DES-EXILES)**

Le temps était magnifique. A midi, nous passâmes devant l'île Djouma. Stephano me proposa d'y camper, mais je déclinai l'offre. Les canots inclinèrent ensuite au sud-est, et nous aperçûmes à gauche, de plus en plus distincts, les rivages qui s'enfoncent dans la baie d'Oukoumbi. Pour le coup, nous pouvions nous dire que nous touchions au terme de notre navigation ; il fallut néanmoins encore tout l'après-midi pour atteindre l'entrée du sund<sup>73</sup>. A 5 heures et demie, nous rangeâmes (sic) [longeâmes] le littoral de figure caractéristique qui dessine l'entrée sud-ouest du goulet, et nous discernâmes du même côté les cônes étranges de granit et les formations basaltiques qui donnent un caractère si original à la côte d'Ousoukouma. Au milieu du sund se trouve un îlot escarpé et revêtu d'épaisses futaies, que nous laissâmes à notre droite, pour nous rapprocher de plus en plus du littoral est du sund où l'on apercevait les habitations et les feux des Ousoukouma. Les rameurs étaient harassés de leurs efforts des derniers jours ; ils redoublèrent néanmoins d'énergie, et, en chantant gaiement, nous menèrent vers l'endroit où l'on nous indiquait, au crépuscule, les contours de la mission catholique de Nyagé-si. Je me tenais à l'avant de la chaloupe, impatient d'arriver et de rencontrer mes frères.

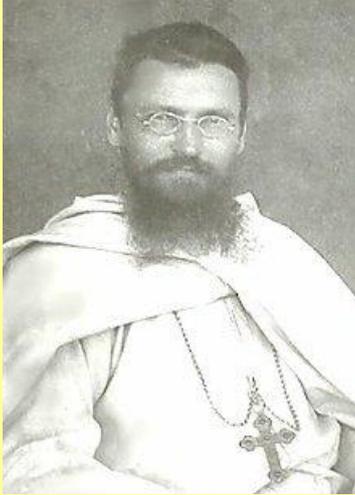
Nous piquâmes sur la berge en côtoyant de bizarres reliefs de rochers ; la chaloupe aborda, je sautai à terre, et m'entendis saluer dans l'obscurité par ces mots prononcés avec un fort accent alsacien :

<sup>72</sup> « Kome » est une île du lac Victoria-Nyanza.

<sup>73</sup> « Sund » : détroit.

« Bonsoir, messieurs! Je suis surpris de vous voir si tôt. Une lettre de Mgr Livinhac m'avait prévenu de votre arrivée. Je suis Mgr Hirth<sup>74</sup>, et j'ai, je pense, devant moi M. le Dr Peters.

— Bonsoir, répondis-je joyeusement ; je suis agréablement surpris de me voir saluer ici en allemand. M. von Tiedemann<sup>75</sup> va me rejoindre tout à l'heure ; son canot suit le mien de très près. »



**MGR HIRTH (1854-1931)**

Tiedemann survint en effet, et, par des plantations de maïs et des champs jardiniers, nous pénétrâmes dans une vaste cour encadrée de bâtisses, à gauche de laquelle nous voyions briller hospitalièrement les chambres bien éclairées du logis habité par les maîtres de la station. Nous traversâmes un long portique, et Mgr Hirth nous mena, von Tiedemann et moi, dans la pièce qui nous était destinée. Après avoir fait un bout de toilette, nous nous rendîmes chez le missionnaire, et là, on nous présenta le père Coullaud et le frère de la station. Je remis à Mgr Hirth les lettres de l'Ouganda ; il les lut et nous souhaita de nouveau la bienvenue.

Nous fûmes conduits ensuite au réfectoire, où nous attendait un repas qui nous parut positivement princier. Il se composait d'un potage jardinière à la mode française, de poisson, de pommes de terre, de pain, de choux-raves, de radis et de choux, avec un rôti de mouton et une fricassée de poulet ; après quoi on servit du fromage, du beurre, des fruits, le tout arrosé de vin de bananes et consolé par un verre de limpide eau-de-vie de bananes également. Qui pourrait nous en vouloir de l'humeur joyeuse et de l'excitation que ce menu éveilla en nous? Les périls et les ennuis du Victoria Nyanza étaient maintenant derrière nous ; nos pieds foulaient le sol de la colonie allemande de l'Est-Africain. Le retour vers la côte et vers la patrie, qui ne nous était apparu jusqu'alors que dans un lointain nébuleux, devenait dès ce jour une réalité avec laquelle nous pouvions compter pratiquement, et il nous était permis tout d'un coup de faire de nouveau fond sur l'avenir.

Certes, j'avais encore bien des soucis en perspective : les expériences que j'avais faites depuis le commencement de l'expédition me présageaient de nouvelles difficultés lors de mon arrivée à la côte ; mais j'avais les nerfs trempés par

<sup>74</sup> L'adolescence de Mgr Hirth avait été marquée par le Concile Vatican I, la réclusion du pape au Vatican et par l'annexion de l'Alsace, sa région natale, par l'Allemagne. Ce dernier événement avait fait de lui, en 1871, un Allemand. Durant toute sa vie, il manifeste une grande aversion vis-à-vis de l'Allemagne, qu'il dissimule quand il se trouve en présence des autorités de ce pays. (S. MINNAERT, « Un regard neuf sur la première fondation des Missionnaires d'Afrique au Rwanda en février 1900 », in *Histoire et Missions Chrétiennes*, N° 8, Editions Karthala, Décembre 2008, pp. 49-50).

<sup>75</sup> Le baron Adolf von Tiedemann (1865-1915), un officier dans l'armée prussienne, est le compagnon de voyage de Carl Peters.

tout ce que j'avais subi, et j'étais habitué de longue main, dès que quelque obstacle ou quelque danger surgissait derechef devant moi, à me répéter l'antique parole :

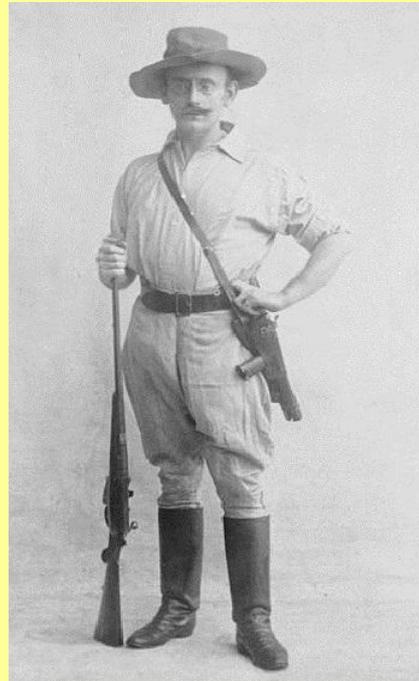
« Allons, supportons encore cela virilement ! »

Ce fut donc l'esprit tout en fête que je m'éveillai le lendemain matin dans ma chambre crépie de blanc. J'avais trouvé à Nyagési, dans la bibliothèque du père Schynse, une collection de journaux allemands et français, qui s'arrêtait, il est vrai, à la date du mois d'août, et parmi eux la *Deutsche Kolonial-Zeitung* et le *Mouvement géographique de Bruxelles*, où je lus, singulièrement faussées et défigurées à vrai dire, les premières nouvelles de notre atterrissage à la baie de Kouaihou. Suivant ma coutume, je me levai avant 6 heures, et dans la douce paix de cette journée du dimanche, je descendis, pour réfléchir tranquillement, aux cloîtres de la station.

A 6 heures, la cloche de la mission sonna la prière, et je m'inclinai humblement devant Dieu, qui, à travers tant de périls et d'épreuves, m'avait conduit jusqu'ici

Un déjeuner d'apparat nous réunit ensuite dans le réfectoire ; puis je rédigeai à destination de l'Allemagne des rapports que deux exprès, mes pagasis<sup>76</sup> Farialla et Pemba Moto, devaient dès le lendemain porter à la côte. J'étais d'autant plus pressé de faire partir au plus vite ces missives, que j'avais appris à Nyagési de nouveaux détails au sujet de la perte supposée de ma caravane, et que j'ignorais si des informations ultérieures étaient venues rassurer les miens en Allemagne. J'écrivis donc un long message au Comité allemand d'Emin-Pacha et un autre à la Compagnie coloniale allemande. Comme le premier de ces écrits caractérisait ma situation morale à ce moment-là, je le produis ici, bien que l'essence en ait déjà été publiée il y a quelque temps dans la *Deutsche Kolonial-Zeitung*.

J'apprends, à mon arrivée à Ousoukouma, que mon expédition a passé en Europe pour avoir échoué et qu'on m'a regardé moi-même comme mort. Cette croyance se rattache peut-être à certaines prédictions préalables et à l'idée préconçue que tout le monde qui avait une expédition comme la mienne ne pouvait traverser le pays des Massaï, et que je courais volontairement au-devant de mon malheureux sort. Que l'honorable Comité veuille bien prêter toute attention aux remarques qui suivent :



CARL PETERS (1856 -1918)

<sup>76</sup> « Pagasis » : des aides.

« 1° Premièrement, j'étais mieux à même que tous nos critiques d'Europe ou de la côte de juger de la possibilité ou de l'impossibilité de mener à bien mon expédition avec les ressources dont je disposais. Il n'est jamais entré dans ma pensée de risquer comme un insensé la vie des gens qui m'étaient dévoués. Si j'ai persisté, malgré tout, à marcher de l'avant avec ma petite colonne, c'est que, en dépit de tout ce qu'on pouvait dire, les difficultés qui se dressaient devant moi ne m'ont pas paru aussi insurmontables qu'on le pensait, et la suite m'a donné pleinement raison.

2° Les différences d'appréciation qui se sont produites, à cet égard, entre moi et d'autres personnes, viennent uniquement de ce fait : en thèse générale, je ne fais jamais grand cas de l'initiative des Arabes et des Africains, et, partout, j'ai la conviction constante qu'en alliant à la prudence la rapidité dans la conception on peut venir à bout d'une entreprise. Les périls de la région des Massai n'ont pu m'impressionner. Les voyageurs qui en parlent, Thomson et le Dr Fischer, n'ont jamais eu une attitude décidée en face de ces fils quelque peu effrontés de la steppe, et ils n'ont pas, en conséquence, qualité suffisante pour se prononcer sur les dangers d'une marche dans ces pays. En réalité, ces dangers ne sont pas aussi terribles qu'on le dit et qu'on le pense, et mon trajet à travers ces contrées, bien qu'effectué avec 60 ou 70 hommes seulement, n'est pas le moins du monde un tour de sorcier, encore qu'il ait eu ses difficultés, assez graves même certains jours. J'espère sincèrement que notre exemple, s'il est suivi, ne tardera pas à mettre à néant le soi-disant « péril massai ». On ne saurait, en tout cas, prétendre que j'ai follement exposé ma vie et celle de mes compagnons, attendu que j'avais une notion exacte des risques à courir, et que, comme la suite l'a montré, je ne les ai pas non plus dédaignés.



#### DEUTSCHE KOLONIAL-ZEITUNG

3° Il règne, me semble-t-il, au sujet des voyages en Afrique, un certain nombre de préjugés, que, dans l'intérêt de l'ouverture de ce continent, il importe de dissiper au plus vite. Un de ces préjugés consiste avant tout à croire que, pour gagner le centre de l'Afrique, il faut avoir une grosse quantité d'articles d'échange et un grand nombre de porteurs. Comme chaque porteur consomme mensuellement, en moyenne, un doti<sup>77</sup> et demi de denrées, on comprend aisément, dans quel laps de temps, il aura consommé sa charge. Et si l'on se figure qu'une grosse troupe accroît la force de résistance, je puis démontrer que tout, à cet égard dépend de l'organisation, toujours plus facile à assurer avec une petite caravane qu'avec une grande. Le Mgouagouana<sup>78</sup> proprement dit est un être pusillanime<sup>79</sup> qui dissout par son mauvais exemple les bons éléments d'une colonne. La preuve en est que des expéditions arabes, fortes de milliers d'hommes, ont été battues par les Massai.

Les expéditions anglaises de l'Est-Africain qui sont parties en même temps que moi, et qui se montaient à plusieurs centaines d'individus, n'étaient pas, j'en suis fermement convaincu, aussi résistantes et aussi bonnes militairement que la mienne dont je connais chaque membre, et qui est animée de l'esprit de corps. La possession d'un stock considérable d'articles d'échange offre, de son côté, ce danger : c'est qu'on décline, à l'occasion, le combat en payant un tribut, ce qui ne fait que diminuer le prestige de la race blanche et accroître d'autant la naïve arrogance des Africains. Si l'on compare l'expédition allemande d'Emin-Pacha avec les autres expéditions, on reconnaîtra, Dieu merci, que je n'ai jamais commis cette grosse faute. La suite a montré également que partout notre expédition a joui de la considération due à la dignité de notre race européenne ; même dans les pays où je suis actuel-

<sup>77</sup> Il s'agit d'une mesure d'étoffe. Un « doti » mesurait 4 coudées de 60 centimètres chacune.

<sup>78</sup> Le « mgouagouana » ou « wangwana », ce qui signifie « l'homme libre », est un africain islamisé originaire de la côte. Il travaille au service des commerçants arabes.

<sup>79</sup> « Pusillanime » : manquant de courage.

lement, les partis anciens ont mieux aimé prendre la fuite à notre approche : c'est ce qu'a fait, à l'ouest du Victoria Nyanza par exemple, le puissant Arabe Kimboulou, qui est à la tête de plus de 100 chasseurs d'éléphants ; il a filé avec toute sa faction, que je m'étais chargé d'expulser du pays. Les peuples qui ont voulu vivre en paix avec nous y ont toujours trouvé leur compte, et jamais nous ne nous sommes battus que pour notre légitime défense.

4° C'est grâce à cet esprit que notre expédition, bien qu'Emin-Pacha, ce qui est fort regrettable, ait été forcé de se replier avant son arrivée, a pu pousser jusqu'à ces pays. Il lui a été donné d'explorer tout le territoire du Tana et, d'autre part l'Ousoga. Nous avons réussi à rétablir Mouanga dans l'Ouganda avec le parti chrétien, et à créer ainsi au nord du Nyanza un boulevard chrétien contre l'Islam, en faisant accepter de l'Ouganda l'Acte du Congo et le principe de l'antiesclavagisme, nous l'avons annexé aux régions demi-civilisées de l'Afrique, telles que Zanzibar, et nous avons arraché aux influences arabes les districts ouest du lac Victoria. C'était là le but essentiel que visait notre mouvement en faveur des régions du Nil, et qui devait aboutir à favoriser dans l'Afrique Centrale ce développement de civilisation dont nous regardions avec raison Emin-Pacha comme le champion. Je crois qu'on est porté en Europe à trop déprécier l'importance de notre expédition. Peut-être pourtant ceux qui réfléchissent estimeront-ils à sa juste valeur l'effet moral qu'a dû produire sur tout le centre de l'Afrique la mise en branle de tant d'expéditions ayant pour but de sauver un blanc éminent. Cette sorte de croisade nous a montré dans ces pays comme une race d'élite, et c'est là une impression qui durera à jamais. Honneur à Stanley, qui a eu l'honneur de pouvoir rendre Emin-Pacha au monde des blancs<sup>80</sup> ! Mais, nous aussi, nous avons contribué à convaincre les esprits que l'abandon de la position du haut Nil n'était qu'un simple épisode et que ce mot : « Toutaroudi — nous reviendrons », était toujours vivant dans les cœurs. Si l'Europe veut répandre cette conviction dans toute la zone nord-est du continent africain, qu'elle envoie une forte expédition à travers les régions somali et galla, pour imprimer chez ces fières peuplades le sentiment de notre supériorité et venger enfin le massacre de Decken<sup>81</sup>.

L'exploration de tout le territoire du Djouba serait le résultat géographique de cette entreprise, résultat qui est un desideratum de notre temps. Une expédition du même genre, procédant de mobiles moraux et géographiques tout autres, devrait aussi reprendre les visées et l'objectif final des colonnes de secours à Emin-Pacha, et ainsi se trouverait levé le dernier morceau du voile mystérieux qui nous cache l'Afrique orientale.

5° De notre propre entreprise, nous croyons pouvoir inférer que le grand duel qui se livre aujourd'hui entre Européens et Arabes pour la possession de l'Afrique est désormais décidé en notre faveur. L'arabisme est battu sur toute la ligne. Le premier mérite en revient à l'action officielle que l'Allemagne a tentée par l'entremise du capitaine Wissmann ; mais Stanley, le comte Teleki<sup>82</sup> et nous-mêmes, nous pouvons aussi revendiquer une part dans ce résultat. Stanley a vaincu les peuplades établies entre le Congo et le Mwoutan-Nzigé, les Ouanyoro et les Ouanera ; Teleki a écrasé les Ouakikoujou et les Ouasouk ; nous-mêmes, nous avons démontré tour à tour aux Ouagalla, aux Ouadsaga, aux Ouakikoujou et aux Massaï, sans parler de tribus moindres, la supériorité des armes européennes ; nous avons assisté le parti chrétien de l'Ouganda et détruit l'influence de l'Islam à l'ouest du Victoria Nyanza tous ainsi, nous avons travaillé à christianiser l'est et le centre de l'Afrique. Ces diverses entreprises forment, en fin de compte, un ensemble d'une grosse valeur, et ont une connexité morale dans laquelle doit être également comprise l'expédition allemande d'Emin-Pacha. Si on l'appréciait de cette façon, on se départirait peut-être de beaucoup des hostilités qu'elle a rencontrées au début, et l'on reconnaîtrait que si elle a, en apparence, manqué son but effectif, elle n'en a pas moins servi la grande idée morale qu'on vise à réaliser aujourd'hui en Afrique.

J'ai l'honneur d'être votre bien dévoué,

CARL PETERS.

<sup>80</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 308 : « C'était encore mon opinion à cette date du 13 avril 1890. »

<sup>81</sup> Baron Carl Claus von der Decken (1833-1865).

<sup>82</sup> Samuel Teleki (1845-1916), comte de Székessy, était un explorateur hongrois.

P.-S. – Je pense être à la fin de juin à Zanzibar ; je ramène avec moi Mgr Livinhac, qui a été nommé supérieur de la mission d'Alger. »

Après avoir écrit ce message et d'autres lettres particulières, je fis le soir, avec Mgr Hirth, à travers les plantations de la mission, une promenade charmante, qui me montra ce qu'un travail assidu peut faire de ce pays. Diverses espèces de légumes d'Europe y étaient cultivées. Sur un grand terrain défriché, on avait planté des bananiers apportés de l'Ouganda ; partout régnaient l'activité et un labeur fécond.

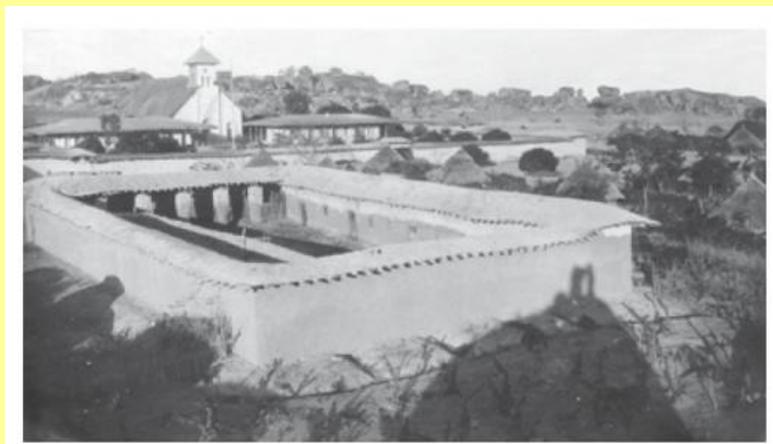
Nous étions en train de contempler tout cela, quand un vacarme soudain partant du rivage attira notre attention : c'était, me dit-on, le reste de mes chaloupes, attardées la veille, qui approchaient. Nous gagnâmes la berge, et, là, nous comptâmes en effet plus de 20 embarcations, à peu près de conserve<sup>83</sup>, qui débouchaient derrière l'île que nous avions doublée le soir précédent. Quand elles furent en vue de la côte, elles se mirent en rang et se mirent à faire des évolutions et d'autres manœuvres ; puis elles se dirigèrent vers la rive, et bientôt j'eus autour de moi tous ceux de mes gens que je n'avais plus revus depuis Boumbidé. Je leur distribuai vite des étoffes pour qu'ils pussent se procurer des vivres en abondance. On logea ce monde dans les bâtiments de la mission, et, un instant après, on vit se trémousser joyeusement tous ces hommes, certains à présent — ce dont ils avaient si souvent douté — de pouvoir regagner leur patrie.

Le **14 avril [1890]**, je résolus de me transporter avec une escouade à Oukoumbi, localité sise à trois heures au sud de Nyagési. M. von Tiedemann désirait y passer aussi quelques jours ; mais il préférait faire le trajet en chaloupe. Comme les Arabes de Margo n'avaient pas encore reconnu la suzeraineté allemande, je tenais à hisser tout de suite le drapeau allemand à Oukoumbi et à placer par traité le pays sous le protectorat allemand : la mission française me sollicitait d'ailleurs de le faire.

Ce matin-là, le père Coullaud avait pris une vue photographique de notre camp et de nos Askaris<sup>84</sup>. Après le repas de midi, je me suis mis en route avec Houssein Fara, quelques autres Somali et mes domestiques, pour atteindre dans la soirée Oukoumbi. Il avait plu de nouveau très fort, et le pays offrait un aspect aussi frais que verdoyant. Les eaux qui couvraient les chemins gênaient bien un peu notre marche ; mais une région tropicale gagne toujours à cette humidité. Les cônes de basalte et les formations de granit que j'avais remarqués la veille, de mon bateau, constituaient, je le reconnus alors, toute cette partie de l'Ousoukouma. La route longeait toujours des reliefs de ce genre, et nous livrait à droite des échappées de vue sur la baie et le lac. En arrivant à un village situé à moitié chemin de Nyagési et d'Oukoumbi, je rencontrai l'âne que Mgr Hirth, parti lui-même dès le matin, avait eu la gracieuseté de m'envoyer, et je pus faire ainsi très commodément le reste du trajet.

<sup>83</sup> L'expression veut dire « à la même hauteur ».

<sup>84</sup> « Askaris » : des soldats africains (souvent des Somaliens).



LA MISSION DE BUKUMBI (NOTRE-DAME DE KAMOGA) CHEZ MGR HIRTH

Après avoir traversé un large marécage, nous nous mîmes à monter par des villages où de larges chemins couraient entre des haies vertes, puis par des champs de mtama et de maïs, et tout à coup, à gauche sur le revers d'une de ces éminences pierreuses et coniques dont j'ai parlé ci-dessus, j'aperçus la confortable station des missionnaires d'Oukoumbi.

Le soleil se couchait quand nous l'atteignîmes, et les cloches tintaient justement pour l'office du soir. Nous pénétrâmes par une porte voûtée dans une cour quadrangulaire entourée de constructions ; dans la véranda parut Mgr Hirth, qui descendait l'escalier pour nous souhaiter la bienvenue.

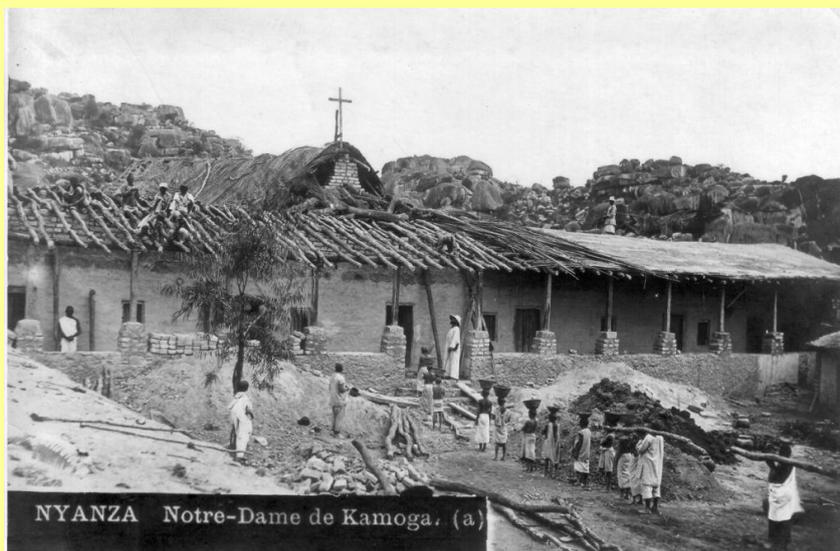
Les cloches du soir résonnaient solennellement, quand le père me conduisit dans son cabinet, où la présence d'un bureau et d'une étagère garnie de livres me montra que je me trouvais en un lieu représentant, au cœur de l'Afrique, un foyer de culture et de travail intellectuel tout européen.

La station de Nyagési avait été établie, à l'instigation de Mgr (sic) Lourdel, spécialement pour les Ouaganda qui s'étaient réfugiés dans l'Ousoukouma. Elle dépendait administrativement de celle d'Oukoumbi. Chaque dimanche, le père Coulaud allait y célébrer le service divin, puis, le lundi, il s'en retournait à Oukoumbi. Au moment où nous nous y trouvions, ce père y était à demeure avec un frère, pour y attendre Mgr Livinhac. Le supérieur d'Oukoumbi et de Nyagési avait été jusqu'alors Mgr Hirth ; puis ce dernier venait d'être appelé à remplacer Mgr Livinhac à la tête de toute la mission catholique du lac. **Mgr Hirth est un homme grand et maigre, portant une barbe clairsemée et des lunettes d'or. Il offre tout le type d'un savant allemand, et est fort versé en théologie. Il écrit fort bien l'allemand et le parle de même, quoique avec un accent alsacien prononcé**<sup>85</sup>. Nos conversations avaient lieu tour à tour en cette langue et en français, et nous employâmes plus d'une longue soirée à nous entretenir des doctrines controversables de nos deux églises.

<sup>85</sup> Il s'agit du passage que le Chanoine de Lacger a utilisé dans son livre sur le Rwanda.

Dès mon arrivée, Mgr Hirth me présenta le « père procureur » de la station, Mgr (sic) Hauteœur, petit homme très intéressant et très éveillé, qui avait passé de longues années dans l'Ounyambé, et qui put me fournir d'importants renseignements sur les agissements des Arabes dans ce pays. Comme il avait beaucoup d'esprit, il était, à table, notre grand amuseur. Il s'occupait de tous les intérêts de la station, et s'entendait à toutes sortes de travaux manuels : il était tourneur, menuisier, savait faire des cartouches et même réparer des fusils. Mon plaisir, l'après-midi, était de me rendre chez lui, pour le regarder besogner.

A côté de ces deux ecclésiastiques, il y avait encore à Oukoumbi un frère servant, qui fut malheureusement atteint de la dysenterie, peu de temps après mon arrivée, et décéda pendant mon séjour. Celui-ci avait rendu un grand service à la station, en y créant un jardin où il cultivait toutes sortes de légumes d'Europe et aussi des fruits de la côte, tels que les oranges. Ce jardin, situé au-dessous de l'établissement, était irrigué par un ruisseau de montagne qu'une conduite y amenait.



**DES ENFANTS MIS AU TRAVAIL POUR CONSTRUIRE LA MISSION DE KAMOGA**

Par mesure sanitaire, tous les bâtiments avaient été placés sur la hauteur, au côté ouest de la crique qui pénétrait au loin dans les terres : encore leur position ne suffisait-elle pas à les mettre toujours à l'abri des fièvres. Le district d'Ousoukouma, contrairement à l'Ouganda, souffre de la sécheresse ; huit mois de l'année, m'a-t-on dit, il demeure brûlé. Cela nuit beaucoup à l'économie rurale du pays ; aussi les habitants s'adonnent-ils de préférence à l'élevage du bétail. Pendant la saison sèche, les troupeaux sont, paraît-il, menés aux forêts ; néanmoins, je n'ai pu comprendre comment font les indigènes pour arriver à nourrir toute l'année les myriades de bêtes qu'ils possèdent.

A l'époque où je vis l'Ousoukouma, la saison des pluies battait son plein, et toute la région ressemblait à un frais pâtis. Dans les champs verdissaient et mûris-

saient maïs et mtama<sup>86</sup>; partout en outre apparaissaient des plantations de patates et de fèves ; et, n'eussent été les cônes de pierre dont j'ai parlé au précédent chapitre, j'eusse pu volontiers me croire, en contemplant ces plaines unies, au milieu de nos Marches de la Basse-Allemagne. Les gens de la contrée offrent eux-mêmes le type de nos habitants des Marches : ils ont quelque chose de lourd et d'obtus, ce qui ne les empêche point, paraît-il, d'avoir du fond et de la solidité. Bref, l'Ousoukouma est, en somme, une possession précieuse pour l'Allemagne ; les indigènes en sont, sans conteste, les meilleurs porteurs de l'Afrique, et forment, à tous égards, un excellent élément ouvrier. Ils ont une propension marquée à entretenir des relations avec la côte et la race blanche, et ce seront certainement, un jour à venir, nos sujets les plus utiles. Je les place encore au-dessus des Ouanyamési, car ceux-ci, depuis des siècles, ont subi davantage les influences arabes, auxquelles les Ousoukouma sont restés réfractaires. Ces gens se mirent tout de suite en rapport avec moi, et de tous côtés m'arrivèrent des requêtes pour obtenir le drapeau allemand : le manque seul de la marchandise nécessaire m'empêcha de faire droit à toutes ces demandes.



VON TIEDEMANN (1865-1915)

Le matin du **16 avril [1890]**, je n'en arborai pas moins, dans les formes solennelles, les couleurs germaniques à Oukoumbi, en signe de prise de possession au nom de mon pays de la côte sud du lac Victoria. **Par l'entremise de Mgr Livinhac, j'avais conclu avec le sultan un traité aux termes duquel ce prince reconnaissait la suzeraineté allemande et réclamait notre pavillon**<sup>87</sup>. Celui-ci fut, en conséquence, hissé sur un point élevé de sa résidence et salué par des salves : l'emblème était visible au loin, pour les chaloupes qui, du nord, pénétraient dans la crique.

A l'approche de notre expédition, je le sus par Mgr Hirth, les Arabes de Mengo s'étaient enfuis dans les forêts avec un gros stock d'ivoire, et l'on pensait au sud du Victoria Nyanza, qu'après l'érection du drapeau allemand ils ne reparaitraient plus dans le pays. Leur provision d'ivoire suggérait déjà des envies de razzia à la population régionale ; je déclinai néanmoins les offres qu'ils me firent de ce chef, attendu que je ne connaissais pas assez bien la contrée et que ma disette de munitions m'interdisait tout pas inconsidéré. Je sus ultérieurement en Europe que les Ousoukouma, après mon départ, s'étaient chargés de massacrer eux-mêmes les Arabes et leur avaient enlevé vraisemblablement leur ivoire.

<sup>86</sup> « Mtama » : du sorgho.

<sup>87</sup> Drapeau.

Le lendemain de l'érection de notre pavillon, M. von Tiedemann retourna à Nyagési, à cause de l'espace un peu restreint dont nous disposions à Oukoumbi, et alors commença pour notre colonne, après tant d'aventures de toute sorte, une période de doux bien-être qui se prolongea plusieurs semaines. Il y avait à Oukoumbi un établissement appartenant à M. Stokes<sup>88</sup>, où demeuraient plusieurs Ouangouana et toute une troupe d'esclaves femelles. Mes gens s'y amusaient nuit et jour, et les pots de bière ne désemplissaient pas. Et Dieu sait quel sentiment de leur dignité ils montraient! Quand je les voyais, affublés d'oripeaux de toute sorte, cheminer la tête haute parmi les indigènes, qu'ils daignaient à peine honorer d'un regard, ou, assis devant des brocs de bière, autour des feux de leurs bivouacs, parler à leurs auditoires frémissants des Massaï et des Ouaganda, je ne pouvais guère me défendre de sourire. Ce fut à Oukoumbi que, pour la première fois dans le cours du voyage, ils touchèrent régulièrement le poscho<sup>89</sup>, la mission catholique étant à même de me vendre, contre un chèque sur Zanzibar, des étoffes en suffisance. Ils pouvaient donc pourvoir amplement à tous leurs besoins, ce qui ne les empêcha pas d'abord, conformément à leur vieille habitude, d'essayer de prendre sans payer, et grand fut leur étonnement de me voir riposter à ces façons par des fouettées énergiques. Ce ne fut que peu à peu qu'ils s'accoutumèrent à respecter dans les Ouasoukouma des sujets allemands placés sous notre protectorat.

Mes journées, à Oukoumbi, s'écoulaient donc dans une paix charmante. J'habitais une chambrette confortable, où le matin, je m'occupais à lire et à écrire.

A 6 heures, je sautais du lit, pour procéder à l'appel de mes gens, qui étaient tenus de m'attendre en rang devant la véranda. On déjeunait au réfectoire, après quoi nous nous asseyions tous ensemble pendant une petite heure sous la fraîche véranda, et fumions une pipe de tabac d'Europe. Puis, je visitais mes Somali, qui logeaient dans une tente à droite de la station. Ensuite j'écrivais ou je lisais encore jusque vers midi, heure où la cloche nous appelait au réfectoire pour le second déjeuner. Celui-ci se composait de soupe, de rôti, de légumes, de pommes de terre, de pain et de beurre ; du café et un verre de cognac à l'eau achevaient de nous raggaillardir. Chacun, là-dessus, regagnait sa chambre pour lire, à moins que je ne fisse une visite à Mgr (sic) Hautecœur. Un peu après 4 heures, j'allais prendre Mgr Hirth ou Mgr (sic) Hautecœur pour faire un tour aux environs. Nous parcourions le

---

<sup>88</sup> Stokes ou mieux Stokes était un citoyen britannique d'origine irlandaise. Il avait commencé sa vie en Afrique équatoriale comme missionnaire protestant. Puis il changea de métier et devint un marchand d'armes et d'ivoire. Il établit des entrepôts dans toute la région comprise entre Tabora et le lac Victoria et acquit une grande influence tant auprès des commerçants arabes, des missionnaires et des autochtones. Stanley, ramenant Emin Pacha en 1889, entendit fréquemment parler de lui et utilisa ses dépôts pour le ravitaillement de sa colonne. Stokes se lia avec le Gouvernement allemand pour étendre l'expansion allemande, non seulement dans la région des Grands Lacs, mais aussi au Congo, alors principale source d'approvisionnement de l'ivoire. On le soupçonna d'avoir favorisé en 1892 le raid d'Emin Pacha en direction de Kirundu. Après la mort d'Emin, en 1892, les guerres arabes avaient amené une grande confusion dans la partie nord-orientale du Congo. Stokes voulut reprendre à son compte un plan d'invasion qui présentait le double avantage de permettre à l'Allemagne de planter son drapeau dans une région que les Belges semblaient avoir abandonnée. L'aventure de Stokes se termina mal. Il fut capturé par les Belges et pendu à Lindi le 14 janvier 1895. (R. CAMBIER, « Stokes Charles-Henri », in *Biographie Coloniale Belge*, T. I, 1948, col. 895-898).

<sup>89</sup> « Poscho » : une rétribution.

pays en tous sens, ou bien nous allions soit au lac chercher du poisson, soit au village, acheter du miel. A 6 heures, service du soir, et, une demi-heure plus tard, nous nous rassemblions pour le dîner, qui était suivi d'une conversation plus ou moins longue dans la chambre, ou, si les moustiques n'étaient pas trop gênants, sous la véranda.

On avouera que c'est là, au cœur de l'Afrique, un train d'existence assez agréable, et l'on s'étonnera peut-être, si je dis qu'au bout d'une semaine je fus saisi d'un besoin d'activité presque insurmontable qui me poussait à entreprendre n'importe quoi, à attaquer les Arabes de Mengo, ou bien à marcher contre les indigènes hostiles qui se trouvaient de l'autre côté de la crique. Les ressorts de ma volonté avaient été trop tendus pour que je pusse me mettre aussi vite au niveau d'un genre de vie tout paisible. Puis vinrent des heures où mon esprit, comme une batterie électrique à peu près déchargée, fut enclin à se perdre dans des rêveries abstraites et à s'abandonner à des méditations pleines de fantaisie.

Toute initiative morale m'abandonna ; mon âme devint comme « cet œil contemplatif » dont parle Schopenhauer<sup>90</sup>. Les grands problèmes de l'Être surgirent en moi dans toute leur intensité, et, comme il l'avait fait dans les années précédentes, mon esprit s'attela à leur solution.

Parfois aussi, je prenais part aux offices des catholiques. Quand le soir, à 6 heures, la cloche sonnait pour la prière, les impressions de l'enfance me revenaient au cœur. Je me rendais à la chapelle, que la lueur des cierges éclairait et qu'emplissait le parfum de l'encens. **Dans cette chapelle on avait installé un harmonium, sur lequel Mgr Hirth jouait avec une vraie *maestria***<sup>91</sup>. Et lorsque les enfants, mariant harmonieusement leurs voix aux sons de cet instrument, chantaient leurs hymnes latins, mon âme se laissait aller à une sorte de mélancolie. La première fois que j'entendis de nouveau cette musique, un vif sentiment de tristesse et de pitié pour moi-même m'étreignit ; toute la série de mes luttes passionnées des mois précédents m'apparut dans mon for intérieur, et je fus obligé de me presser le visage de mes mains, pour ne pas éclater en sanglots convulsifs.

Dans de pareilles situations, toutes les différences de confession et de foi s'évanouissent.

« Le sentiment est tout, les mots ne sont plus qu'un vain son » : dans ce milieu africain si plein de menaces, la musique qui est, dit Schopenhauer, le reflet immédiat de la pensée humaine, produit une impression encore plus profonde que dans les salons parquetés de l'Europe.

Ainsi s'écoulaient les jours, dans l'uniformité et la songerie. De Mgr Livinhac, point de nouvelles. La saison des pluies battait son plein ; des torrents d'eau tombaient quotidiennement du ciel, accompagnés généralement de tonnerre et d'éclairs. On parlait de grandes inondations survenues dans l'Ousoukouma et l'Ousoumbiro, et qui rendaient, disait-on, pour un temps, les chemins de la côte

<sup>90</sup> Arthur Schopenhauer (1788-1860) est un philosophe allemand. Sa pensée s'inspire principalement de celles de Platon, d'Emmanuel Kant et des textes sacrés indiens (dont le vedanta).

<sup>91</sup> L'autre passage que le Chanoine de Lacger a utilisé dans son livre sur le Rwanda.

impraticables. Nombre de maladies se déclarèrent parmi mes hommes, et, le 24 avril, Tiedemann fut saisi d'une fièvre violente. Le **25 [avril 1890]**, je perdis cet excellent petit Mousa, de Dar-es-Salaam, qui, depuis la mort de Nogola, était le doyen des porteurs. Il était allé avec deux de ses camarades de Dar-es-Salaam se baigner dans une baie du lac. Hassani, qui, par parenthèse, était son frère, et l'accompagnait, se tenait sur la berge, quand il vit tout à coup un crocodile s'approcher des baigneurs. Ceux-ci essayèrent aussitôt de regagner la rive à la nage ; l'un d'eux, Manioumkou, y réussit. Quant à Mousa, avant qu'il eût abordé, il fut atteint par le crocodile. L'animal le saisit par la nuque, et, sans même qu'il eût pu jeter un cri, le malheureux disparut dans l'abîme avec le saurien.



**LE CHEF KIGANGA DE BUKUMBI AVEC SES CONSEILLERS**

Nous étions au dessert, lorsque Hassani et Manioumkou entrèrent en hurlant et nous dirent : «Mousa a été dévoré par un crocodile! » Je me levai aussitôt, je mis mon casque, et pris ma carabine, dans l'espoir de pouvoir au moins châtier l'animal ; mais celui-ci s'était sans doute retiré avec sa proie sur un des îlots de la crique, et je ne pus le découvrir. Je sus par les pères que les crocodiles du Victoria Nyanza sont particulièrement dangereux. Ils font chavirer les bachots de pêche pour saisir ceux qui les montent, et souvent même ils attaquent les gens sur la berge. Beaucoup de Ouasoukouma, paraît-il, perdent la vie de cette façon. Je regrettai fort le pauvre Mousa, et je défendis dorénavant à mes hommes de se baigner : la défense, après cet accident, était, à vrai dire, à peu près superflue.

Les nouvelles de Nyagési devenant un peu inquiétantes, je m'y rendis, le **27 [avril 1890]**, pour voir M. von Tiedemann. Il eut peur, l'après-midi de ce jour, d'être atteint d'une hépatite ; ses craintes, heureusement, ne se justifièrent pas. Le lendemain et le surlendemain, je restai à Nyagési, et, le **29 [avril 1890]**, nous organisâmes en commun une chasse au lion, à laquelle Tiedemann lui-même put prendre part. Chaque après-midi, le félin dévorait une tête de bétail de la mission. Nous nous postâmes à l'affût près du troupeau ; mais le drôle nous avait sans doute éventés, car, cet après-midi là, il ravit un mouton d'un autre troupeau qui paissait juste sur nos arrières. Nous l'entendîmes rugir tout près de nous, quand mon domestique Roukoua essaya de le mettre en fuite ; néanmoins nous ne pûmes tirer dessus.



**MORT DU DOYEN DES PORTEURS MOUSA,  
MANGE PAR UNE CROCODILE (DESSIN)<sup>92</sup>**

Le **30 [avril 1890]** (veille de Walpurgis), je regagnai Oukoumbi, tranquilisé sur l'état von Tiedemann. Nous restâmes debout une partie de la nuit, parce que j'avais eu la fantaisie d'attendre en veillant l'heure du sabbat des sorcières. Ce jour-là, ne pouvant plus dormir en un lieu clos, j'avais réinstallé ma tente dans la cour de la Mission ; il était minuit passé quand j'allai m'y coucher.

Cette veille prolongée devait m'être fatale. Après le déjeuner, le 1<sup>er</sup> mai, je ressentis tout à coup un léger frisson et éprouvai le besoin de me mettre au lit. Une heure après, j'étais atteint d'une fièvre violente, et c'était effectivement la fièvre des marais, ou malaria, qui se déclarait. Le propre de ce mal, c'est d'agir surtout

<sup>92</sup> C. PETERS, *op. cit.*, p. 315.

sur le système nerveux et de paralyser la force de volonté. On est extraordinairement abattu, et en proie à toutes sortes de divagations. Des frissons vous secouent le corps, ou bien des chaleurs terribles vous consomment presque. On s'imagine, dans cet état, que l'on ne passera pas la journée. Je pensais positivement mourir, et je me sentais, je l'avoue, enchanté à l'idée d'être délivré de tous mes soucis et de toutes mes luttes et de reposer sur les bords du lac Victoria.

Mais la Providence en avait décidé autrement. De fortes doses d'émétique me soulagèrent, et le père Hautecœur, qui s'était chargé de me traiter, me prescrivit des absorptions régulières de quinine, auxquelles la fièvre céda après trois jours de délire. Mais Dieu sait ce que cet accès avait fait de moi ! Trois jours auparavant, j'avais encore toute ma santé et toute ma vigueur d'Europe : à présent, j'étais à un tel degré de faiblesse que je pouvais à peine me tenir debout et parcourir les trente pas qui séparaient ma tente du bâtiment de la Mission. Je mentionne ce fait pour montrer quel est le caractère de la malaria sur le lac Victoria.

Pendant que je claquais de fièvre, le frère de la station était mort et on l'avait enterré. Le **1<sup>er</sup> mai [1890]**, mon attaque prit fin, et, le **5 [mai 1890]**, je pus me réinstaller pour la première fois dans mon fauteuil. On avait eu entre temps des nouvelles rassurantes de M. von Tiedemann. Lui aussi, il avait été obsédé par toutes sortes de divagations ; une nuit, il avait réveillé la station entière en tirant des coups de revolver sur des ennemis imaginaires. C'est ce que nous a appris le père Coullaud en arrivant le **6 mai [1890]** à Oukoumbi.

Je n'avais plus maintenant qu'une chose à faire. Il me fallait renoncer à attendre plus longtemps Mgr Livinhac, qui ne donnait toujours pas de ses nouvelles. A rester davantage dans cette région de fièvres, je courais le risque de nouveaux accès qui, à la fin, eussent pu m'être fatals. L'unique parti à prendre était donc, si affaibli que je me sentisse, de quitter Oukoumbi pour gagner d'autres contrées : le changement de climat pouvait seul me guérir.

Le **6 [mai 1890]**, j'écrivis à von Tiedemann que nous partions le **8 [mai 1890]** pour la côte ; le lendemain, il arrivait à Oukoumbi, où tout avait été disposé pour la mise en marche.

J'avais engagé douze nouveaux porteurs, et j'avais acheté à la Mission une quantité d'étoffes suffisante à l'entretien de ma colonne jusqu'au littoral ; je m'étais également muni pour mes besoins personnels de quelques approvisionne-



Adolf von Tiedemann 1889.

ments tirés de ceux que M. le docteur Hans s'était procurés sur le lac par les soins de M. Stockes : 11 bouteilles de cognac et plusieurs caisses de biscuits ; je m'étais en outre procuré 2 charges de riz.

Le soir du **7 [mai 1890]**, je fus assez bien remis pour pouvoir prendre part au dîner en commun à la Mission. Je me rétablissais à vue d'œil de mon accès de fièvre, et, le **8 [mai 1890]**, j'étais tout à fait sur pied. De violentes averses retardèrent le départ jusqu'à 11 heures, et je demurai assis dans la véranda devant ma chambre, causant sérieusement avec Mgr Hirth. Ensuite, le ciel s'éclaircit, et la trompette donna le signal du branle-bas. Un appel tumultuaire de mes hommes me prouva avec quelle ardeur ils attendaient, eux aussi, le moment du départ. Le tambour battit, et, accompagné de Mgr Hirth et de Mgr (sic) Hauteœur, je pris la tête de la colonne. Après avoir quitté la cour de la Mission, nous infléchîmes à droite, pour franchir ensuite vers le sud, toujours parallèlement à la crique du lac, les hauteurs auxquelles l'établissement était adossé. La marche, ce jour-là, fut assez pénible ; mais nous étions soutenus par la pensée d'être de nouveau en route... »

---

S. MINNAERT, « Le séjour de Carl Peters chez Mgr Hirth en 1890 ou la complexité des relations entre Pères Blancs et explorateurs en Afrique équatoriale », in *Dialogue*, Kigali, Août-Octobre 2013, N° 203, pp.180-240.